MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

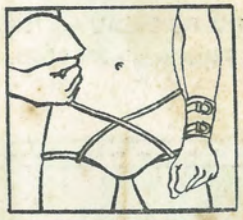
Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI
Tél. : 326-91-66
(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)
Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés
— UNE FLEUR POUR CHACUN —

LE CLUB D'ESTHÉTIQUE

dans un cadre agréable et masculin,
dans une ambiance relaxante et sympathique

SALVATORE

Esthéticien - Cosmétitien
de renommée internationale

sera pour vous un auxiliaire attentif, aux exigences de votre esthétique et de votre bien-être.

SOINS DU VISAGE - SOINS DU CORPS - CRÉATION LIGNE DES SOURCILS - MODELAGE CORPOREL - BAINS AMAIGRISSANTS - MAQUILLAGE - ÉPILATION - SOINS CAPILLAIRES - BRUNISSAGE - PROTHÈSES CAPILLAIRES - IONISATION - GYMNASTIQUE PASSIVE.

PRIX MODÉRÉS

Sur rendez-vous du lundi au samedi
de 9 à 19 heures, le mercredi jusqu'à 22 heures

Consultation gratuite

18, RUE DES MESSAGERIES — PARIS
Métro Poissonnière — Parking privé
Tél. : 824-60-12 - 824-48-61

Le numéro : **6 F.**

DISTRIBUTEUR M. L. P.

arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE

novembre 1975
22e année

263

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	60 F	30 F
Etranger	70 F	35 F

Abonnement de soutien : 1 an : 70 F — Etranger : 80 F

Abonnement d'Honneur à partir de **130 F**

Le numéro : **6 F**

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.
Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.
Forbundet av 1948. Postboxs 1305. Oslo. Norvège.
Rik forbundet for sexuellt likaberattigande
Box 850. Stockholm. I. Suède.
One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)
CHE, 28 Kennedy Street, Manchester M2 4B g, England

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5
C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers
M.A.S.H., 31, quai de l'Ourthe, Liége
AIRDO. C.P. 1167 - 20100 Milano

Copyright « Arcadie 1975 »
Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT
Dépôt légal 1975. N° 438 — Imprimé en France

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE NOVEMBRE 1975

SOMMAIRE

Nos intérêts, par ANDRÉ BAUDRY 577

Colloque de Marseille 582

Réflexions sur le régime répressif du chantage, par Me YVES LAMOU 583

Eloge de la folie, par PIERRE FONTANIE 589

Eric, par FLORÉAL DURAN 593

D'horizons variés s'élève la lumière, par PIERRE NEDRA 596

Le Marquis de Sade, précurseur de la libération homosexuelle, par RENÉ SORAL 599

Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE .. 605

Confession sans masque (*suite*), par ALEXANDRE VALBERT 612

La civilisation arabe et l'amour masculin (*suite*), par MARC DANIEL 619

A J.-L. S., poème de DOMINIQUE NIDAS 576

LIVRE :

L'accident d'amour, de Françoise FERRIE 627

A J.-L. S...

J'oublie, avec toi seul, que nos amours sont mortes,
Essentiellement, mortes dès leur début :
La vie en est absente et la vie est le but
De tout amour terrestre.

Or, avec toi, qu'importe :
La vie est là, vivante et frémit sur ton corps
Et nulle question ne s'impose, dès lors
Que je sens le satin de ta peau sous ma paume.
Rien ne semble exister en dehors de toi-même,
L'éternité s'installe au centre de mon cœur
Et je n'ai plus besoin de prolonger la vie
Puisque je la possède et qu'elle est infinie.
Est-ce une illusion ?

Soudain, je n'ai plus peur
Du temps, ni de la mort et le doute s'efface.
Plus fort que mes instincts et que le jour qui passe
Croît souverainement la Certitude en moi
Qu'il me faut appeler par son vrai nom, la Foi.
Et pourquoi désirer plus que je ne possède,
Quand je découvre en toi ma famille complète
Et tout d'abord l'Enfance et son prolongement,
Ineffable mystère et le plus évident
De la divinité ?

Dors, mon enfant, tranquille :
L'inquiète rumeur qui monte de la ville
Ne peut pas te troubler et ne me trouble plus,
Car mon âme immuable a trouvé dans la tienne
La réponse espérée aux problèmes confus
Que pose l'univers à la faiblesse humaine.

DOMINIQUE NIDAS.

NOS INTÉRÊTS

par ANDRÉ BAUDRY.

Depuis 1952 que j'ai le privilège de voir et de recevoir et de lire les homophiles, je suis encore à me poser cette redoutable question : que veulent les homophiles ?

Si en un raccourci je les entends tous — confondus, un seul âge, une seule situation, un seul honneur et une seule misère : je ne sais que répondre, c'est ce qui complique singulièrement la besogne.

Que veulent les homophiles ?

D'abord vis-à-vis de l'association qui prétend les représenter et les servir ?

Pour les uns nous sommes timorés, pour les autres revendicatifs.

Pour les uns nous accordons trop d'importance à la morale et donc à la vieillotte théologie et aux Eglises qui l'illustre, pour les autres nous devrions nous lancer dans la politique — et naturellement dans la politique que l'arcadien privilégie (donc de la droite à la gauche).

Pour quelques-uns Arcadie est retardataire, n'est pas dans le vent, devrait publier des textes érotiques — voire pornographiques — avec des illustrations audacieuses, comme certaines revues scandinaves. Elle devrait s'ouvrir largement à un courrier des lecteurs... où amour, tendresse, jalousie, désirs, envies, ruptures, recherches, dragues, et tout devrait s'étaler, superbement... parce que c'est ça la vie.

Sans oublier la panoplie des maladies vénériennes, les scandales de province, les arrestations d'ici et de là avec les procès qui en découlent...

On devrait cultiver violence, hargne, colère... revendications sur revendications... descentes dans la rue — avec bannières et oriflammes — cerner et investir ministères, mairies, églises, usines...

Pour d'autres nous sommes encore trop légers ; nous ne devrions pas publier de récits et d'histoires d'amour homophiles. Cela ne sert à rien et c'est toujours semblable...

Nous ne faisons pas assez place... ou à la psychanalyse... ou aux études historiques, riches d'enseignement.

Et on salue les textes récents de Marc Daniel sur l'amour arabe ou de Pierre Nouveau sur le XVIII[e] siècle français...

plus de poèmes... moins de poèmes...

Nous devrions élargir notre horizon et parler de tout, même ce qui n'a aucun rapport avec l'homophilie ou la sexologie.

Nous devrions naturellement mobiliser les grands noms de la science, de la littérature, des arts...

Leurs signatures devraient s'étaler — majestueuses et généreuses — sur nos pages.

Est-ce chacun pour soi ?

Je ne le pense pas.

D'abord cela nous montre l'intérêt que suscite *Arcadie*. Et nous nous en réjouissons. On ne s'intéresse vraiment qu'à une chose vivante, partie intégrante de son existence. Donc : Merci à tous.

Ceux qui nous incitent à telle et telle modification pensent souvent plus aux autres qu'à eux-mêmes.

Ils craignent — même et surtout après vingt-deux ans de vie — qu'*Arcadie* ne sombre, submergé par le commerce du sexe qui s'étale partout et qui se présente naturellement sous des aspects moins rébarbatifs que l'austère *Arcadie*.

On compare... et connaissant la faiblesse humaine, on a peur pour *Arcadie*, on se demande si par centaines nos homophiles de France ne vont pas déserter la bonne armée pour s'enrôler dans celle qui vend du sexe, du cru, de la viande... dans celle, dirigée par des individus qui ont pensé que la clientèle homophile était aussi bonne à acheter... étant entendu qu'il est plus facile de vendre l'imaginaire au réel, la volupté à la dignité.

Comment répondre à des appels, à des demandes, à des sollicitations si diverses ? si contradictoires ?

Où sont nos intérêts ? Je veux dire : où sont les vrais intérêts des homophiles de ce pays comme ceux des nations voisines ?

Est-ce dans l'étalage de l'homophilie genre *cage aux folles ?* dans l'étalage de l'homophilie genre *tendresse des loups ?* dans les mascarades que connut Paris il y a quelques années ? dans les allées et venues des Tuileries ?

Autrement dit : est-ce dans ce décor où, en France, surtout, on nous a placés pour toujours ?

Arcadie depuis plus de vingt ans tente précisément de dire à la France : les homophiles ne sont pas là où vous les placez, où vous croyez les voir, où vous vous rendez pour rire d'eux... ils ne sont pas ceux que vos chansonniers préférés imitent... que les piètres réalisateurs du cinéma français illustrent...

Ils sont... ceux dont je parlais dans la Tribune libre de FR 3 du 16 juin dernier...

Je disais : « les homosexuels sont dans votre famille, sont dans votre milieu de travail, sont dans votre église, sont dans votre syndicat, sont dans votre parti politique... ».

Toute l'équipe d'*Arcadie* par exemple, les plus anciens collaborateurs comme les plus récents, nous nous sommes toujours fixés pour règle : aucun Arcadien, jamais, ne doit rougir d'*Arcadie*.

Notre revue doit pouvoir être lue par une mère, un frère, un collègue de bureau, un camarade politique... un frère en religion...

On doit pouvoir montrer *Arcadie*, on doit pouvoir prier de la lire... et on doit nous la rendre avec cette phrase aux lèvres : « c'est donc cela le problème homophile... c'est donc cela votre vie... je comprends mieux... ».

Et cela ne peut être — nous le pensons du moins — que si l'organe officiel du mouvement homophile de France, demeure serein, équilibré, digne.

Ah... oui, c'est vrai.

D'autres nous diront : nous ne méconnaissons pas votre louable action auprès des pouvoirs publics, des églises, des hommes de bonne volonté. Nous saluons vos entreprises qui vous permettent d'être invités trois fois en 1975 par les chaînes de télévision, d'être invités à parler dans les cercles non homophiles... d'être le centre d'émission de radio en Suisse... d'adresser la parole à des centaines de professeurs venus du monde entier au Congrès international de sexologie... de participer à Rome à un autre colloque... Oui, bravo et merci.

Mais...

Ah ce mais... comme partout et toujours...

Moi, je vis, et je souffre.

Je suis seul, je ne connais aucune amitié, aucune tendresse, aucun regard, je suis perdu dans mes Alpes ou dans

mon Auvergne, sur ma côte bretonne ou dans la plaine de Beauce...

Je dois vivre, et vingt-quatre heures... et minute après minute.

Je travaille... je peine... et je suis seul.

Je rentre dans un logis froid... et je rêve à ce que — je ne le crains que trop — ne sera jamais.

J'ai des samedis et des dimanches, cinquante-deux et cinquante-deux... et dix ans et trente ans... et cela tourne vite, vite, lentement, interminablement...

Et je frôle... et je croise... et je vois... et je connais... oui, celui-ci, celle-là... mais ce n'est pas pour moi...

Je rentre seul, je reste seul.

Des étreintes rapides, éphémères, clandestines...

Et si peu... et si tristes...

Je reste un inassouvi, un vagabond de l'homophilie incontentée...

Ah... *Arcadie*... son action...

Oui, son action pour demain...

Pour ceux qui naissent et qui seront hommes dans vingt ans.

Mais : MOI, MOI, maintenant... dont vous connaissez le visage éteint... dont vous lisez l'écriture avec son cri strident... dont vous entendez la voix priante et suppliante...

Moi, je vis maintenant et c'est maintenant que je demande à *Arcadie* ma part de joie et de bonheur.

Oh, oui, ces appels je les entends depuis bientôt vingt-quatre ans. Puisque ce sont ces appels qui m'ont décidé alors à quitter le rivage tranquille de ma destinée pour essayer quelque chose pour ce vaste peuple dispersé à travers les terres...

J'entends — je n'ai jamais cessé d'entendre ces cris... ces appels au secours.

Se dressent devant moi ces dizaines d'arcadiens qui ont préféré la mort volontaire plutôt qu'espérer encore... et à qui *Arcadie* n'avait pas encore donné sa parcelle de paix intérieure...

Et devant moi, ces visiteurs quotidiens... ces dizaines de lettres venant de partout...

On voudrait qu'*Arcadie* fasse le miracle.

On me dit : j'ai beaucoup d'amour à donner... je suis disponible... j'irai n'importe où... je voudrais rencontrer celui qui m'illuminera... je voudrais un ami...

Je voudrais être heureux !...

Je rêve d'avoir ce don qui me permettrait de connaître de chacun ce qu'il lui faut exactement pour lui donner ce qu'il recherche.

Car si *Arcadie* milite à l'extérieur, elle sait bien que sa mission est aussi de donner à ceux qui vivent maintenant les possibilités de se rencontrer, de se connaître, de s'estimer.

Notre livraison de septembre a esquissé le tableau de nos essais de province.

Et les membres d'*Arcadie* savent quelles sont les diverses initiatives prises pour faciliter la vie quotidienne de chacun.

Pourtant on ne m'interdira pas de dire que très souvent — trop souvent — les homophiles sont les artisans de leur insatisfaction.

C'est là le sujet d'un autre article... le comportement des homophiles.

Cet éditorial a pris pour titre : « NOS INTERETS ».

Je ne l'oublie pas.

J'ai voulu dire ici une fois de plus que les homophiles depuis la naissance du monde ne se sont jamais organisés... et sont encore très loin de se soucier de quelque organisation que ce soit — les heureux et les nantis se moquent éperdument des autres — et que peut-être cette génération d'homophiles de quarante ans et plus prépare des lendemains meilleurs pour les futures générations d'homophiles.

Génération sacrifiée... qui doit se hausser au rang du héros et du saint, et qui permet — en maintenant la vie à *Arcadie* — de préparer des lendemains plus heureux dont ils ne profiteront pas.

Il est dur d'entendre ce langage.

D'autant plus pénible que les riches et les parvenus s'en moquent car ils bénéficient déjà de tout.

Et que cette voie étroite faite de rudesse et de solitude s'adresse à ceux qui, plus démunis, auraient besoin de tout.

Privilège sans nom dans une hiérarchie des valeurs...

Mais notre époque les assassinent... ou ricane devant ces hommes épris d'idéal.

On a lu dans notre numéro d'octobre ce « cri » jeunes et aînés.

Ce cri sera lancé longtemps encore.

Vous qui le lancez, sachez du moins qu'*Arcadie* l'entend... il n'y a pas si longtemps encore : personne n'existait pour l'entendre...

Elle entend ce cri... même dans le tumulte de la vie

quotidienne — elle ne saurait oublier que servir vos vrais intérêts ne doit pas lui permettre d'oublier vos exigences légitimes de pain et d'amour.

Si déjà tous les homophiles de ce pays — oubliant ses rangs et ses privilèges — ses coffres en banque ou ses fallacieuses beautés physiques du moment — si déjà tout ce peuple homophile soutenait davantage *Arcadie* — même avec ses défauts et ses insuffisances — alors il y aurait plus de joie pour le plus petit parmi nous, pour le plus démuni.

Serait-ce un cri dans le désert ? le désert de l'insouciance... de l'hypocrisie...

Mais moi, je les entends ces cris et j'ai mission de les répercuter, et j'ai le devoir de les interpréter... et d'espérer — *in spem contra spem* — *Arcadie* est dans le vrai, elle défend l'homme.

ANDRÉ BAUDRY.

COLLOQUE DE MARSEILLE

22-23 novembre 1975

ETRE HOMOPHILE EN 1975

Conférence de Mme Catherine Valabrègue
et de M. le Dr Jacques Waynberg

Tables rondes :

— Homophilie et vie en province.
— Homophilie et famille.
— Homophilie et vie professionnelle.
— Homophilie et libération sexuelle.
— Compte rendu de l'enquête d'ARCADIE faite auprès des Arcadiens de Province.

En présence des Collaborateurs d'ARCADIE de MM. les Délégués d'ARCADIE de Province.

En présence des Autorités régionales et de la presse.

DEMANDEZ A ARCADIE LE PROGRAMME COMPLET
ET LES CONDITIONS DE PARTICIPATION

RÉFLEXIONS SUR LE RÉGIME RÉPRESSIF DU CHANTAGE

par YVES LAMOU,
avocat à la Cour.

Dans l'hommage rendu à notre ami Maurice Bercy (1), M. Baudry a évoqué le grave problème du chantage à l'homosexualité.

De tous les désagréments que connaît notre condition d'homosexuel, c'est peut-être celui qui est le plus redouté par certains d'entre nous. Je dis bien certains, car il importe de faire une distinction entre ceux qui craignent que leur véritable nature soit révélée, ceux qui ne s'en préoccupent pas et ceux qui ne sont pas concernés par cette forme de chantage.

Les premiers sont tenus pour des raisons d'ordre professionnelles ou familiales, ou pour d'autres motifs à garder le silence et surtout à prendre des précautions pour que leur homophilie ne soit jamais connue. Les seconds par contre sont dégagés de toute contrainte de cet ordre et la vivent sans envisager un seul instant que celle-ci puisse être révélée à leur insu, et s'il leur arrive d'y penser ce n'est en tous les cas jamais avec un sentiment de crainte. Certes, ils ne tiennent pas particulièrement à ce que leur véritable sexualité soit connue, en revanche ils ne sont pas non plus obsédés par l'idée d'une éventuelle révélation.

Enfin la dernière catégorie regroupe tous ceux qui vivent leur homophilie à visage découvert. Ce dernier groupe qui est loin d'être marginal correspond sans doute à la fraction d'homosexuels les plus épanouis. Non seulement ils ont le bonheur de vivre tels qu'ils sont, c'est-à-dire sans fard, mais aussi ils sont invulnérables au chantage à l'homosexualité, puisque par hypothèse leur homophilie est connue de tous.

(1) Voir Arcadie n° 258, page 297.

De ces trois catégories que je viens d'énoncer il apparaît que c'est surtout à la première qu'il importe de faire savoir que le chantage est un délit qui est réprimé au même titre que le vol, l'escroquerie ou tout autre délit.

Son régime répressif a d'ailleurs été aggravé par une ordonnance du 23 décembre 1958(mais nous verrons qu'il reste insuffisant lorsqu'on le compare à celui appliqué au crime d'extorsion de titre et de signature ; malgré tout on notera que la jurisprudence a donné tout récemment une interprétation plus sévère qu'auparavant des dispositions qui répriment le chantage. Est-ce un pas vers un certain déclin du chantage ? peut-être, mais il semble que ce sont surtout des raisons extérieures à la répression pénale qui permettront de favoriser une certaine régression du chantage, en matière sexuelle du moins.

*
**

Le délit de chantage est prévu à l'article 400, § 2 du Code Pénal qui réprime quiconque aura extorqué ou tenté d'extorquer soit la remise de fonds ou valeurs, soit la signature ou la remise d'un titre à « l'aide de la menace écrite ou verbale de révélations ou d'imputations diffamatoires ».

Cette disposition qui fut introduite dans notre Code Pénal par une loi du 13 mai 1863 a été modifiée par la suite par une ordonnance du 23 décembre 1958. Cette ordonnance a été conçue dans le sens d'une aggravation du régime répressif de ce délit.

Notons, qu'avant 1863 aucun texte ne réprimait le chantage. Et pourtant à une époque où le sens des « valeurs » était très développé et où l'on réprimait fortement tout comportement étranger à la norme, les cas de chantage devaient être encore bien plus nombreux que de nos jours. On peut donc s'étonner que le législateur ne soit intervenu que si tardivement. Il est possible qu'avant 1863 on considérait que le chantage pouvait être le seul moyen de dévoiler certains comportements qui sans ce procédé n'auraient jamais vu le jour. Cette idée est d'ailleurs liée à celle selon laquelle ceux qui mènent une vie « anti-social » ne méritent aucune protection contre ceux qui cherchent à exploiter leur genre de vie.

Il a donc fallu attendre l'époque où les idées libérales développées au XVIIIe siècle ont connu une application législative pour que le chantage soit assimilé à un délit et par conséquent réprimé pénalement.

On sait qu'en règle générale tout délit suppose un élément matériel et un élément moral (1). Le chantage tel qu'il est prévu à l'article 400, § 2 du Code Pénal doit répondre à chacune de ces deux conditions.

En cette matière l'élément matériel sera l'extorsion de signatures, de titres, de fonds ou de valeurs à l'aide de menaces. Précisons qu'il doit s'agir ici de menaces uniquement morales consistant en une révélation d'un fait ou une imputation diffamatoire, car l'incrimination du chantage ne tend pas à la protection de l'intégrité physique d'une personne, mais à celle de l'intégrité morale. D'ailleurs l'article 400, § 1er prévoit expressément l'hypothèse où un individu tenterait de se faire remettre un titre par des moyens de pression à caractères physiques. Il s'agit ici du crime d'extorsion de signatures ou de titres qui est puni de la peine de réclusion criminuelle à temps de 10 à 20 ans.

Il est intéressant de noter que l'atteinte portée à l'intégrité physique est beaucoup plus gravement réprimée que celle portée à l'intégrité morale. (Emprisonnement d'un an à cinq ans et amende de 3 600 F à 36 000 F). Je ne me hasarderai pas à rechercher si la violence physique atteint plus gravement la victime que la violence morale, encore que cela reste à démontrer. Mais il me semble tout de même qu'une telle différence dans le régime répressif des deux incriminations peut encourager tel individu à se faire remettre un titre, par exemple, par la menace de révéler un fait ou par une imputation diffamatoire, plutôt que par la violence ou la contrainte comme cela est prévu à l'article 400, § 1er. Dans la première hypothèse le maximum de la peine d'emprisonnement étant quatre fois supérieur que dans la seconde. Sans vouloir reprocher au législateur d'encourager indirectement le malfaiteur à faire chanter plutôt qu'à violenter il me paraît regrettable qu'une telle différence ait été appliquée dans la répression des deux incriminations visées à l'article 400 du Code Pénal.

Le chantage se situe-t-il par rapport au crime d'extorsion de signatures et de titres à un degré de gravité inférieur ? c'est là une question à laquelle il est difficile de répondre. Il suffirait peut-être d'écouter quelques victimes du chantage pour être convaincu du contraire. Je me souviens d'un homme d'une trentaine d'années, qui, lorsque je l'ai connu, revenait sans cesse sur l'expérience qu'il avait vécue en tant que victime du chantage. Dix années s'étaient écoulées

(1) Voir Arcadie n° 259-560, page 350.

depuis lors et pourtant il semblait encore atteint des mêmes angoisses, qui réapparaissaient, selon lui, régulièrement. A cette angoisse venait s'ajouter un sentiment de vulnérabilité d'où il résultait un manque total d'assurance. De toute évidence cet Ami avait été profondément marqué par cette douloureuse expérience.

*
**

En étudiant l'élément matériel du chantage, nous avons vu en quoi ce délit se distingue du crime d'extorsion de signatures. L'étude de l'élément moral nous permettra d'aborder l'évolution importante que vient de connaître la répression du chantage.

L'élément moral d'un délit correspond normalement à la conscience qu'a l'auteur de l'infraction de commettre tel délit. Pendant longtemps la jurisprudence a considéré que le chantage comportait en plus de l'élément moral traditionnellement requis, la mauvaise foi de l'auteur du délit. Pour que le chantage soit constitué il fallait que les menaces aient été perpétrées dans un but de cupidité illégitime. En d'autres termes si la victime était débitrice du maître chanteur, ce dernier ne pouvait être l'objet d'aucune poursuite. Un arrêt de la Cour d'Appel de Paris du 26 octobre 1956 pose très clairement le principe : « la menace faite en vue d'obtenir une chose due ne constitue pas le délit », cette condition supplémentaire posée à l'incrimination du chantage a pour conséquence essentielle d'assurer l'impunité de ceux dont les menaces ont pour but d'obliger leur débiteur à s'acquitter de leur dette. Le créancier qui, pour obtenir ce qui lui est dû, devient maître chanteur n'était pas pénalement répréhensible.

S'il est normal de pousser les mauvais payeurs à désintéresser leur créancier, il est en revanche moins normal que cela se fasse par n'importe quel moyen. Une telle jurisprudence consacrait à mon avis une sorte de justice personnelle qu'il est bien difficile d'approuver de nos jours. A cet égard la législation italienne me paraît être un exemple de fermeté contre tout retour vers une justice privée. En effet, l'article 393 du Code Pénal italien défend à quiconque de faire justice par la violence ou la menace.

La solution dégagée par nos tribunaux pouvait difficilement être maintenue, d'autant plus qu'elle était de création purement prétorienne, puisque rien dans l'article 400, § 2 ne permettait de subordonner le délit du chantage à cette condition supplémentaire. Aussi par un arrêt du 22 juin

1972 la Cour de Cassation a décidé de revenir vers une interprétation plus restrictive et aussi plus juste à l'article 400, § 2 en affirmant que « le but de cupidité illégitime n'étant pas mentionné par l'article 400, § 2, ne constitue pas dès lors un élément constitutif de l'infraction ».

Cette nouvelle position de la jurisprudence donne au délit du chantage une application beaucoup plus large puisqu'elle permet de poursuivre tout individu qui aura tenté de se faire remettre un titre ou des fonds en menaçant de révéler des faits, et ceci sans rechercher si ces titres ou ces fonds appartenaient à l'une ou l'autre des parties.

Cette jurisprudence qui va dans le sens d'une répression plus générale du chantage ne fait que poursuivre l'œuvre du législateur qui, nous l'avons vu, a remanié les dispositions de l'article 400, § 2.

*
**

Après avoir rappelé l'évolution de la répression du chantage, peut-on affirmer que cette tendance vers une aggravation de la sanction pénale permettra de décourager les maîtres chanteurs. S'il en était ainsi ce serait considérer que ces derniers ont suivi de près les réformes apportées par le législateur et le revirement de la jurisprudence. Or je ne pense pas que ce soit le cas pour la majorité d'entre eux. Je crois bien au contraire que les auteurs du chantage ne font pas partie de cette catégorie de délinquants qui pèsent le pour et le contre de leur projet et qui choisissent la solution qui leur permettra en cas d'échec de s'en sortir avec une peine minimum. Ce sont souvent des individus qui, satisfaits d'avoir trouvé un moyen facile de se procurer des valeurs, abusent aveuglément du procédé jusqu'à « vider » le chanté. Ils n'envisagsent pas la peine qu'ils encourent tant ils sont sûrs du moyen utilisé. C'est pourquoi il me semble que l'aggravation du chantage ne peut contribuer que dans une faible mesure au déclin de ce délit. Il peut par contre décourager ceux qui ont déjà été condamnés sous ce chef d'inculpation et éviter ainsi les récidives.

Et pourtant un tel déclin me paraît inévitable en ce qui concerne le chantage à l'homosexualité, si l'on tient compte de ce que l'homosexualité suscite davantage la réflexion que le mépris systématique ,attitude qui était encore très répandue à une époque récente.

Ce que le maître chanteur cherche à exploiter, c'est la matière à scandale et la peur qui en résulte. Or on constate

que l'homosexualité est de moins en moins sujette à scandale et que parallèlement les homosexuels sont moins soucieux de veiller à ce que leur véritable sexualité ne soit pas révélée.

Le maître chanteur est un joueur qui spécule sur la crainte, si cette crainte n'est plus ressentie par les agents victimes du chantage, à ce moment-là aucun jeu n'est possible. Lorsque l'adultère était encore considéré dans la plupart des familles françaises comme un scandale, maris et femmes infidèles étaient d'excellentes cibles pour les maîtres chanteurs, car précisément, ces victimes craignaient le scandale que pouvait engendrer la révélation de l'adultère qu'elles avaient commis.

Dire que le chantage à l'homosexualité n'existe plus serait excessif, M. Baudry qui est encore fréquemment consulté sur cette question pourrait en témoigner. On peut cependant penser, pour les raisons que nous venons de préciser, que cette forme de chantage devrait amorcer un certain déclin. Déclin qui sera d'autant plus important que les homosexuels seront plus nombreux à vivre à visage découvert. En ce sens le Congrès International organisé par Arcadie en novembre 1973 sur « l'homophilie à visage découvert » trouve une signification supplémentaire.

YVES LAMOU,
Avocat à la Cour.

« ÉLOGE DE LA FOLIE »

par PIERRE FONTANIE.

En terre d'homophilie, rien n'est plus moqué, vilipendé, honni, haï, raillé, méprisé, calomnié, brocardé, que ce qu'il est convenu d'appeler avec une moue dédaigneuse : *la folle.*

Personne en Arcadie (ni moi-même) ne peut se vanter d'avoir fait preuve à leur égard d'une indulgence débordante.

A juste titre, l'homosexuel ne supporte pas que *toute* l'homosexualité soit confondue avec une fraction d'elle-même, la plus bruyante, la plus excitée, la plus caricaturale aussi.

Sur cela, il n'y a pas à revenir !

Et malgré tout, il me semble que le « phénomène » de la folle nous invite à la réflexion et à la compréhension. Ceux qui me connaissent sauront bien que je ne défends pas ma propre cause ! Mais après tout, pourquoi se justifier et se défendre d'être ceci ou cela ? Ainsi l'antisémite avouera : « je n'ai pas de sang juif dans les veines, mais il faut reconnaître que ce peuple a été bien maltraité par l'histoire »... Tout un embryon de racisme est contenu dans ce *mais,* qui, peut-être, est honnête (cet homme n'est pas juif). Toutefois, dès le départ ce *mais* se pose comme ségrégatif.

Alors je n'ajoute rien et me récuse, dont acte !

« Laisse du vieux Platon se froncer l'œil austère ». Ce vers chante dans ma mémoire comme un refrain. Devant moi, une jeune folle marche en poussant de grands éclats de rire. Elle gesticule. Elle parle à haute voix. Les passants se retournent et dévisagent. Leurs épaules se haussent. Parfois un sourire vite réprimé jaillit. J'entends deux syllabes expressives qui ont un caractère définitif.

« Faut-il pleurer ? faut-il en rire ? ».

En tous cas l'homosexualité à visage découvert, ils ont osé la promener bien avant nous !...

Oui, je sais, je sais ! L'homosexualité n'est pas que cela, mais c'est aussi un de ses visages...

Qui a le droit de décréter que l'homosexualité se résume dans les gloussements de commère d'une « affiche » ? Mais qui a le droit d'affirmer que la véritable homosexualité se confond avec la fraternité d'armes des soldats thébains ; que l'homosexualité sera virile ou ne sera pas ?...

Il faut de tout pour faire un monde, même dans le monde de l'identique.

Or précisément, l'homosexualité me semble être la dénonciation d'un rôle défini et définitif, du stéréotype tel que la société les a conçus. Pour elle un homme réalise sa propre nature dans le contact avec le sexe opposé. De cette vocation découlent toutes ses autres caractéristiques : il protège, il travaille, il nourrit, il aime la violence, il domine, il organise, il... il... que sais-je encore !

L'homosexuel viril est tout à fait d'accord avec cette image d'Epinal, à une réserve près : il exige d'être pris au sérieux lorsqu'il fait l'amour avec un homme. Il exige que l'on dise : « il est pour les hommes, mais c'est un homme ».

L'homosexuel efféminé n'est d'accord avec rien.

Seulement, la démarche initiale est la même et je désire que l'homosexuel viril soit bien convaincu que le fait d'avoir des rapports sexuels avec un autre homme suffit à le disqualifier. Peut-être même est-il davantage incompris. Evidemment, dans ce cas, on se demande avec qui les homosexuels efféminés feraient l'amour ? Avec des hommes ? Impossible ! On tourne en rond.

Ce que je reproche aux homosexuels efféminés, c'est d'être complètement dépourvus d'imagination. Ils refusent le rôle masculin et ils sont incapables d'inventer un rôle nouveau : ils singent la femme et les singes ne méritent que des cacahuètes dans un zoo.

Ce que je ne pardonne pas aux homosexuels virils, c'est leurs trémolos dans leur voix de ténor : « je suis un homme, je suis un homme, un *vrai homme* ». Et d'aucuns se décernent même un prénom qui se veut une épithète ou une décoration. Des « jules » puisqu'il faut les baptiser de leur nom ignoble ! Ceux-là s'amusent des folles, les tournent en dérision. Pour un peu, on les verrait se baisser et ramasser une pierre pour la lapidation. Pauvres fous, c'est vous-même que vous insultez, la part féminine qui grimace en vous et montre les dents. Comme les hérérosexuels équilibrés vis-à-vis des homosexuels, soyez indifférents ! Par là

vous montrerez que le problème de votre identité sexuelle et sociale est résolu à vos propres yeux.

Maintenant je voudrais faire l'éloge des folles, comme un autre philosophe l'a fait de la folie.

Sommes-nous dans un bar, dans une assemblée, dans un salon ? La folle arrive ! L'atmosphère est transformée. Fée, elle a touché de sa baguette magique chacun des participants. Tout était pesant, lourd, grave, sérieux Les hommes « ventripotaient ». Les femmes s'alourdissaient dans les souvenirs de leur maternité. Enfin, une folle surgit, miracle de poésie et de grâce aérienne. Des rires perlent en cascade. C'est le miracle de la jeunesse et de la candeur. Elle raconte des histoires merveilleusement drôles comme un écrivain ne parvient jamais à s'en raconter. On se pousse du coude. On se retient pour ne pas éclater. Le visage de ces hommes et de ces femmes deviendrait presque beau si l'habitude, les vanités, les ambitions, les petites infamies de la vie quotidienne, le vernis de l'affreuse respectabilité n'y avaient pas collé leurs doigts poisseux.

Mais je ne permets pas que des rides ternissent le visage de la folle. Une vieille folle est un spectacle dérisoire et bête, pitoyable aussi. A la folle, l'allure éternellement juvénile de Dorian Gray, celle qui jamais ne passe et ne déserte le corps, mais effleure aussi l'esprit de son aile.

Ce que la folle nous fait entrevoir et que nous refusons justement de voir, c'est que dans cette vie stupide, tout est théâtre. Nous jouons tous un rôle appris par cœur, hommes, femmes, homosexuels, hétérosexuels et peut-être folles aussi. Oui, même les hommes et les femmes hétérosexuels. Pourquoi s'ingénier à discerner chez la lesbienne ou son équivalent masculin les singeries du couple dit normal ? Celui-ci n'est-il pas le singe de quelque chose d'autre ? Et nous voilà renvoyés aux balbutiements du théâtre préhistorique ou protohistorique lorsque l'avenir des sexes et des sexualités était cette page immensément blanche sur laquelle les siècles ont écrit.

La folle nous apprend que tout est convention ; le langage, le sexe, la sexualité, la société, la politique, l'économie, la littérature, l'écriture, l'opéra, la politesse, les usages.

Cette vérité là, n'est-elle pas la poussière de ses chaussures qu'il faut secouer avant de reprendre la marche ?

La *folle* et son hideux sourire ! Comme à Voltaire on ne lui a jamais pardonné d'exprimer en se moquant, la vérité et même en se moquant de cette vérité là !

Non, décidément, la folle ressemble à ce fou des rois de France et d'Espagne qui désignait l'abîme, là où d'autres s'ingéniaient à cerner des bouffonneries.

Puisque la vie est un jeu d'échec, j'aime à voir que le fou, donc la folle, y participent aussi.

Et cela est bien naturel en somme, rien ne comptant dans ce jeu que la règle, qui, une fois le jeu achevé, *ne sert absolument à rien.*

PIERRE FONTANIE.

EROS A POMPEI

LE CABINET SECRET DU MUSÉE DE NAPLES

Un volume de grande classe avec de merveilleuses photos.

Un document unique et exceptionnel sur les amours dans l'Antiquité

Ed. Robert Laffont — 89 F

ÉRIC

5 août, 19 h. Mon agenda était plein de promesses pour ce jour là. Je lui pardonnerai son quart d'heure de retard. Aucune remarque désobligeante, aucun reproche à lui formuler, d'ailleurs lorsqu'on aime, on pardonne tout. Il viendra avec son jean et sa tunique qu'il porte avec tant de grâce. J'entendrai le bruit de ses sabots martelant le sol du long couloir. Et soudain dans l'encadrement de la porte, il apparaîtra, beau, souriant, jeune. Sa main serrera la mienne tellement fort que je murmurerai un petit aïe de douleur. Il prendra une chaise et s'y calera à sa façon habituelle en allongeant les jambes sur la table. Moi je ferai semblant d'être une fois de plus indigné par cette posture. Mais il ne m'écoutera pas. Je bredouillerai quelques mots sur le temps, sur son congé annuel. Je farfouillerai dans la paperasse du bureau, question de passer un peu le temps. Il ne dira rien et restera là, immobile à observer mon petit cinéma. Enfin se ressaisissant, il me parlera de ses chevaux. Il aime les chevaux et les longues escapades le long des plages au grand galop sous un coucher de soleil. Il aime cette illusion de la liberté au milieu de la nature sauvage. Je remarquerai qu'il a bronzé, qu'il semble un peu fatigué. Alors il répondra en me décrivant son emploi du temps, les chevaux, les chevaux et les chevaux... L'heure de la fermeture du bureau étant venue, nous partirons ensemble, moi mes papiers et mon paquet sous le bras et lui les mains libres. Du coin de l'œil, j'admirerai sa démarche, stylé, masculine et virile. Et nous marcherons côte-à-côte, bras contre bras vers l'appartement bien chaud et si accueillant. Pendant ce trop court trajet, comme j'aimerai glisser mon bras sous le sien et appuyer ma tête sur son épaule sentant bon le cuir de son blouson. Il s'engouffrera le premier dans le coridor et montera l'escalier avec toute l'agilité et la souplesse de ses dix-sept ans. Moi, je le suivrai essoufflé de porter avec peine mes vingt-deux années de souffrance et de désespoir. Il me demandera les clefs, ouvrira et sans que je lui dise quoi que ce soit s'enfoncera

dans les coussins moelleux du divan. Il mettra de la musique pendant que je me plongerai dans mes casseroles. Quelques minutes plus tard, nous mangerons assis face à face, lui si secret moi monologant des futilités. Je m'inquièterai sur sa santé, me préoccuperai sur son travail. Il me montrera pour la énième fois comment on sert le vin. Quelques fois son visage s'éclairera d'un bref sourire. Ce sourire trop rare pour qui je donnerai tout. Bien sûr il dévorera tout sans faire le difficile tandis que moi je ne mangerai rien tellement je serai ému par sa présence. Pour en finir nous passerons au salon noyé de lumière mauve et de soul-music. Alors du fond d'un tiroir je sortirai un petit paquet et le lui tendrai timidement. Et sans un mot, sans un regard vers moi, il l'ouvrira. Tout en examinant la montre automatique et plaquée or, il balbutiera quelques remerciements quasi-inaudibles. Je ne saurai rien lui dire et je pleurerai. Je verserai mes larmes sur la moquette. Je verserai mes larmes sur son bonheur. Et pourtant il ne voudra pas que je le tienne contre moi. Mes mots ne s'accrocheront pas à son cœur encore hostile à mon amour. Mes mains ne pourront pas caresser ses longs cheveux bouclés, ni son visage d'adolescent, ni son corps si mur, si musclé, si doux, si divin... Mes lèvres ne se poseront point contre son sein et elles ne se mêleront point aux siennes. Mon cœur ne battra pas au rythme du sien. Mon corps ne se confondra pas avec le sien. Et Dieu seul sait tout l'amour que j'éprouverai à cet instant là. Il sera là à demi-allongé sur les coussins sans que je puisse lui offrir ma tendresse, mon affection, mon amour, mon cœur, mon corps, mon âme, ma vie, ma nuit... Et encore mon amour, mon amour, tout mon amour. Et la nuit sera longue...

5 août, 19 h. Il est en retard comme d'habitude à chacun de mes rendez-vous. Que les minutes sont longues, il me semble qu'elles durent des années.

5 août, 20 h. J'ai froid, je tremble. Mon paquet de cigarettes est presque fini, dans le cendrier je compte dix mégots.

20 h 30. Je quitte le bureau. Seul, tout seul, je marche dans les rues puis je regagne la maison. Vide, tout est vide, la table, la chaise, le living, même moi. Mon âme est vide, mon cœur aussi...

22 h. Dans un bar de la ville un garçon de dix-sept ans bavarde et rit avec quelques filles. Il les cajole, les embrasse dans le cou... Tout d'un coup il se ressaisit et demande au

garçon du papier, un crayon et une enveloppe. Il écrit dans un style insouciant « Je m'excuse. Je fais des heures supplémentaires. Ne peux pas venir avant quelque temps » signé Eric. Le 5 août 19...

FLORÉAL DURAN.

JEAN MARAIS

HISTOIRES DE MA VIE

« Jean MARAIS... Jean COCTEAU... »

Ed. Albin Michel — 315 p. — 40 F

PIERRE JEANCARD

LE RETOUR D'ALAIN

La suite de « La Cravache » et de « Sainte-Férule »

Ed. Fayard — 33 F

D'HORIZONS VARIÉS S'ÉLÈVE LA LUMIÈRE : LA SIMPLE VÉRITÉ

Pour les savants dignes de ce nom — on l'a écrit ici cent fois — la question ne se posait même pas : universalité de l'exigence sexuelle sous des formes diverses, très diverses et inattendus, chez toutes créatures vivantes.

Voilà, tout récemment, ces vérités élémentaires rappelées dans un journal parisien fort démocratique, *le Meilleur* (sans ironie ni jeu de mots), mais aussi dans le *Message du Sanctum Céleste* de l'Ordre des Rosicruciens A.M.O.R.C., dont les tenants, certes, ne courent pas les rues, mais enfin, rappelons-nous que les petits ruisseaux font les grandes rivières... et les grands fleuves.

Or donc, tous deux répètent — ou en tout cas « reprennent » des vérités élémentaires honnies ou bafouées par l'autoritaire tradition judéo-chrétienne : celle qui a vicié, depuis dix-neuf siècles, le jugement de ses « croyants » ! sur des réalités, indéniables, éclatantes... et qui plus est, a inculqué à des foules entières (aussi peu chrétiennes que possibles, au demeurant) ce préjugé de mépris ou de dédain, qui sous des quolibets et des horizons infiniment variés, accable méchamment les minoritaires sexuels.

Préjugés ! On pense inévitablement au mot célèbre, et si tristement vrai... d'Einstein ! « Il est plus difficile... etc. » ! M. le professeur Piettre de l'Institut, n'a pas encore connu, sauf erreur « ? », son « sursaut » libérateur... Nous le lui souhaitons. (Voir *Arcadie* n° 256, d'avril 1975, p. 207).

*
**

Mais la vérité, enfin, est en marche. Qu'on en juge :

Après Schopenhauer, après Cocteau, et combien d'autres ! — après les 22 années d'*Arcadie*, et après la déclaration courageuse de Jean-Louis Bory, en avril 1973 — et depuis... les aveux (confidentiels) en France, des Jouhandeau, des

Julien Green, des Monterlant, des Kerruel... qui ont suivi, rappelons-le, les allusions plus prudentes des Lotis, des Gide, des Mauriac, et de notre amis Georges Portal, etc, etc., voici le *Message du Sanctum Céleste* des Rose-Croix qui écrit tout crûment : « Comment oser considérer comme des pestiférés ceux qui ont des tendances différentes de celles de la majorité ? Ces tendances, ils ne les ont pas désirées. Ils les ont, et elles sont un appétit physique aussi justifiable que les autres, et qui, en aucune façon, n'est condamnable s'il est assouvi, comme les autres... avec le mental comme régulateur. Pourquoi de telles minorités existent-elles ? La question même est absurde. On ne demanderait pas : Pourquoi certains n'aiment-ils pas le fromage ? ».

Voilà un langage concret qui est enfin rassurant. Suit toute une page où se trouve rappelé — répétons-le — tout ce qui avait été écrit par Schopenhauer, par Cocteau, et ici même en *Arcadie*, dès 1955, — il y a vingt ans ! dont les mêmes formules sont reprises presque mot pour mot par les Rosicruciens. (N^{os} 23 et 24).

Le bon sens, en dehors de tout freudisme et de toute psychanalyse, y éclate en formules simples que tout un chacun — et même M. Mirguet — devrait, depuis longtemps, sinon des siècles !, avoir adoptées comme axiomes irréfutables, et nécessaires au bon ordre des sociétés : « Les tendances sexuelles sont diverses, mais en quoi diffèrent-elles des goûts différents des uns et des autres, en ce qui a trait à la boisson et à la nourriture ? Certains aiment la viande et d'autres non. Quelques-uns peuvent ne pas apprécier tel ou tel mets. L'appétit sexuel est donc avant tout personnel... »

Et ce texte évoque les « considérables drames intérieurs que la vérité supprimerait à jamais... Il y a ce qu'on appelle des « minorités sexuelles ». Dans les pays de formation chrétienne, elles ont été... brimées, persécutées, considérées avec horreur et jugées sans la moindre charité. Or, tout ce qui existe a sa raison d'être... dans le cosmique... », etc. etc. Plus loin : « Comment oser considérer comme des pestiférés ceux qui ont des tendances sexuelles différentes de celles de la majorité ?... Elles ont, ces minorités, à connaître cette expérience, et à en retirer une leçon positive..., en définitive..., en s'acceptant telles qu'elles sont... » Et toute la page rejoint le célèbre mot de Socrate : « Connais-toi toi même ».

Donc, pourquoi s'inquiéter, si aucun mal n'en découle,

pour qui que ce soit ? — et dans le respect de tous — minoritaires et majoritaires, conformément aux lois qui règlementent les rapports de chacun avec l'autre, dans une société, non pas « tolérante », mais respectueuse du bon sens.

De nos jours, s'ajoute bien sûr, à ces arguments fondamentaux, le souci fondamental qu'on peut avoir de modérer, si peu que ce soit, hélas ! le fol encombrement de notre planète, vouée d'ailleurs aux catastrophes multiples, sinon à sa propre destruction... peut-être prochaine.

Nos Rosicruciens poursuivent : « Les minorités sexuelles... doivent s'accepter telles qu'elles sont... et il faut que l'homme se libère seulement de son ignorance au sujet de son corps..., etc., etc. »

Au fond ces M.M. fort respectables, rejoignent non seulement Socrate, mais Montaigne, Diderot, et tant d'autres..., Whitman ou Von Platen, auprès de qui les arguties de tant et tant de psychanalystes, psychiatres et autres parasites pontifiants pas tous, c'est entendu)... mais assez cependant, pour former une armée inquiétante d'exploiteurs parfaitement inutiles, et souvent, hélas ! dangereux.

Qu'ils lisent le *Message du Sanctum Céleste*. Cela leur remettra la tête sur les épaules !

PIERRE NEDRA.

YVES DE SAINT AGNES

LE SEXE QUI VIENT DU FROID

« Les clés des villes du Nord de l'Europe... »

Presse de la Cité — 240 p. — 35 F

LE MARQUIS DE SADE, PRÉCURSEUR DE LA LIBÉRATION HOMOSEXUELLE

par RENÉ SORAL.

A notre époque où la libération sexuelle devient de plus en plus effective, autant par les écrits, par les films que par les mœurs, il est intéressant de constater que l'un des précurseurs en fut le marquis de Sade, qui a donné son nom, dans la plupart des langues, à une manifestation particulière de la sexualité, le sadisme. Son œuvre commence à être diffusée, après de longues années d'interdiction et de procès encore récents, et l'on trouve maintenant ses écrits dans les collections de livres de poche.

La vie et l'œuvre du divin marquis, comme on l'a surnommé, sortent de l'ordinaire. On a beaucoup écrit sur l'une et sur l'autre. Maurice Blanchet, Paul Klessowski, Jean Paulhan, Gilbert Lély l'ont fait de manière fort savante. François Ribadeau-Dumas l'a fait récemment d'une manière plus claire et accessible à tous.

Mon propos est surtout de faire ressortir le thème de l'homosexualité dans la vie et l'œuvre de Sade car il s'est montré également un précurseur et un défenseur de la liberté homosexuelle.

Dans sa vie tout d'abord. Il est bien établi que Sade fut toujours totalement bisexuel.

Il semble qu'il avait de qui tenir car il fut élevé, de quatre à dix ans, en Provence, par son oncle paternel, qui était un jésuite très cultivé, mais fort libertin, aimant s'entourer de jolies filles.

Il aimait aussi, paraît-il, fouetter son jeune neveu, qui dut y prendre plaisir, tout comme le fit Jean-Jacques Rousseau, mais avec la différence que celui-ci recevait ses voluptueuses corrections d'une main féminine.

Le Jésuite ne se bornait pas à la fessée, semble-t-il, et y joignait d'autres jeux sexuels. Lorsque le père du jeune Sade apprit que son frère avait une conception assez particulière de l'éducation des petits garçons, il fit revenir son fils à Paris, où il le mit au collège, sous surveillance.

Par la suite le jeune homme courut les filles mais fit preuve très tôt de caprices sexuels compliqués que sa beauté et son argent faisaient accepter.

Il se maria à vingt-trois ans avec la fille du Président de Montreuil, dont la femme allait devenir par la suite la plus mortelle ennemie du marquis.

Mais même marié, il continuait à fréquenter des prostituées, qu'il faisait rechercher par de vigoureux valets qui lui étaient fort dévoués. Plusieurs scandales éclatèrent lorsqu'elles portèrent plainte. On constata qu'il y avait eu flagellation, menaces, profanations, scatologie et enfin double sodomisation, de la fille par le marquis, et en même temps, de celui-ci par son valet.

Tout cela ressort nettement des procès-verbaux, particulièrement lors d'une affaire survenue à Marseille qui amena la Chambre d'Aix à prononcer la condamnation à mort du marquis et de son valet, convaincus d'empoisonnement et de sodomie.

En fait Sade avait donné des bonbons aphrodisiaques aux prostituées qui avaient été plus ou moins malades. Mais la sodomie, elle, était irréfutable.

Le marquis réussit à s'enfuir en Italie avec son fidèle valet, mais il en profita pour enlever sa belle-sœur, dont il était amoureux, mais qui était chanoinesse.

Il revient, se fait arrêter, s'évade, retourne chez sa femme qui l'aime toujours et qu'il finit par mêler à ses orgies avec des jeunes femmes et de beaux garçons, dans leur château de La Coste.

Le Président du Parlement de Provence écrit à la famille de Sade que ce dernier « se livre à des excès en tout genre avec des jeunes gens de tout sexe ».

Sa belle-mère, qui ne lui pardonne pas l'enlèvement de la chanoinesse, fait tout pour qu'il soit arrêté et emprisonné.

Alors commence pour Sade la première période de détention, qui dura treize ans, au château de Vincennes, puis à la Bastille, enfin à Charenton.

C'est à cette époque, totalement privé d'activité sexuelle, qu'il se défoule en écrivant ses plus célèbres romans érotiques, notamment « Aline et Valcour », « les infortunes de la vertu » (première version de Justine), et surtout « les 120 journées de Sodome », stupéfiant catalogue de toutes les perversions sexuelles les plus poussées.

Par le biais de la sexualité, il attaque la Société qui

empêche les manifestations de celle-ci. Il s'attaque aussi à la famille, à la religion, aux lois, enfin à toutes les bases de la Société de l'Ancien Régime.

Il entretient une correspondance brûlante avec son fidèle valet La Jeunesse, son compagnon de débauche, qu'il surnomme Don Martin Quiros (de quicro) j'aime, en espagnol).

Il demande à sa femme de lui faire parvenir deux étuis cylindriques, théoriquement destinés à contenir des lunettes ou, dit-il comiquement, des culs-de-lampes, mais en fait il ne cache pas à sa femme que c'est pour assouvir certains besoins sexuels. Il en faut un gros et un petit, car sinon, écrit-il, « je suis obligé d'employer autre chose qui gâte, déchire et froisse mes culs-de-lampe et cela est fort désagréable ».

Sade est libéré en 1790, grâce à la Révolution, dont il épouse les idées avec ardeur. Il continue à écrire, fait jouer des pièces de théâtre et publie les nouvelles versions, plus complètes et plus érotiques de « Justine ou les malheurs de la vertu » et de « Juliette ou les prospérités du vice ».

Mais Bonaparte, premier Consul, ne peut admettre cette littérature qu'il juge monstrueuse. En 1801 la police arrête Sade et fait des perquisitions chez son éditeur, chez la maîtresse avec laquelle il vit et, indique le procès-verbal, chez un autre particulier « que l'on sait avoir des rapports intimes avec lui ».

On l'enferme à la prison de Sainte-Pélagie où, en 1803 il provoque encore un scandale en entrant dans la chambre de jeunes comédiens du Théâtre Français que l'on avait enfermé pour quelques jours à la suite de peccadilles et en leur faisant des propositions déshonnêtes.

Il semble que jusqu'à sa mort, survenue en 1814 à l'âge de 74 ans à l'hospice des fous de Charenton, il n'y aura pas d'autre scandale de ce genre. Il est vrai qu'il n'est plus jeune.

Il se défoule toujours par ses romans et aussi en écrivant des pièces de théâtre qu'il fait jouer par les fous, se montrant ainsi précurseur d'une thérapeutique que l'on applique parfois de nos jours.

C'est donc dans l'œuvre du divin marquis qu'il convient maintenant de rechercher l'incidence homosexuelle. Ce qui frappe, c'est que cette œuvre est marquée par le mépris profond qu'il éprouve pour la femme. Sade estime que les deux sexes ne sont pas tellement faits pour s'entendre. Il cite Euripide qui a écrit : « Celui des dieux qui a mis la

femme au monde peut se vanter d'avoir produit la plus mauvaise de toutes les créatures et la plus fâcheuse pour l'homme. »

Et il le pense, ce qui l'amène à se venger de la femme, qu'il veut faire souffrir de toutes les manières, moralement et physiquement.

Par ailleurs l'idée de base de la philosophie de Sade est que le plaisir et la jouissance individuels sont le but principal de la vie, et particulièrement de l'activité sexuelle, car la reproduction n'est qu'un élément secondaire et parfois néfaste.

Après quoi Sade justifie la souffrance (donnée ou reçue) par le plaisir qu'on en retire égoïstement, sans avoir jamais à se préoccuper du partenaire.

Il va trop loin dans ce domaine, mais il insiste sur la violence de toutes les pulsions sexuelles, même les plus perverses, que l'on ne peut refouler, et qui, toutes, sont, selon lui, naturelles, innées et que la société a tort de s'entêter inutilement à proscrire ou réprimer.

Parmi elles, l'homosexualité est l'une des plus fondamentales et des plus naturelles qui soit. Sade ne manquera pas, tout le long de son œuvre, de le faire ressortir.

D'où le nombre de personnages homosexuels, ou plus généralement bisexuels, dans son œuvre. On ne pourrait les citer tous. Je me bornerai à quelques-uns.

L'un des protagonistes de la « philosophie dans le boudoir », ce violent brûlot écrit pendant la Révolution et renversant toutes les valeurs établies, proclame bien haut qu'il est exclusivement sodomite, l'autre bisexuel, dit : « L'homme est-il le maître de ses goûts ? Il faut plaindre ceux qui en ont de singuliers, mais ne les insulter jamais : leur tort est celui de la nature ; ils n'étaient pas plus les maîtres d'arriver au monde avec des goûts différents que nous ne le sommes de naître en bancal ou bien fait. Un homme vous dit-il d'ailleurs une chose désagréable en vous témoignant le désir qu'il a de jouir de vous ? Non sans doute ; c'est un compliment qu'il vous fait ; pourquoi donc y répondre par des injures ou des insultes ? Il n'y a que les sots qui puissent penser ainsi. »

Il y a certes encore bien des sots de nos jours !

Dans « Justine ou les malheurs de la vertu » la pauvre Justine, à qui il arrive systématiquement tous les ennuis les plus affreux, parce qu'elle est vertueuse, surprend dans une forêt, deux jeunes hommes fort occupés. Comme le dit

Justine « Deux tendres et légitimes époux se caresseraient avec moins d'ardeur ». La description de leurs plaisirs, succincte dans la première version, est nettement plus détaillée dans la seconde version mais ne peut décemment être reprise ici.

Le jeune marquis de Bressac, l'un des garçons en question (l'autre était son valet ; les valets semblent avoir joué un grand rôle dans l'homosexualité de l'Ancien Régime, et de fait c'était un paravent bien pratique pour un seigneur), dit à Justine :

« Ah Justine, peut-on jamais se corriger de ce penchant... Si tu pouvais en connaître les charmes... Ah qu'il est doux d'être la putain de tous ceux qui veulent de vous ! Et portant sur ce point au dernière période le délire et la prostitution, d'être successivement, dans le même jour, la maîtresse d'un crocheteur, d'un valet, d'un soldat, d'un cocher ; d'en être tour à tour chéri, caressé, jalousé, menacé, battu, tantôt victorieux dans leurs bras, et tantôt victime à leur pied, les attendrissant par des caresses... On perd l'esprit, on déraisonne...

Enlacé dans ses bras, les bouches collées l'une sur l'autre, nous voudrions que notre existence entière put s'incorporer à la sienne ; nous ne voudrions faire avec lui qu'un seul être... C'est cette réunion enchanteresse qui rend impossible la correction de nos goûts, qui ferait de nous des enthousiastes et des frénétiques, si l'on avait encore la stupidité de nous punir,... qui nous fait adorer jusqu'à la mort, enfin, ce dieu charmant qui nous enchaîne. »

On a vraiment l'impression que Sade sait de quoi il parle et bien des Arcadiens doivent éprouver ce qu'éprouve le marquis de Bressac.

Lors d'un autre épisode. Justine est prisonnière dans un couvent de moines sadiques et pervers qui ont un double harem, l'un de jeunes filles, l'autre de garçons, les uns très jeunes, les autres plus âgés et... très vigoureux.

Dans « les 120 journées de Sodome », on retrouve encore ce genre de harem, dont certains garçons portent les noms explicites de Brise-Cul et Bande-au-Ciel.

Les scènes d'homosexualité, compliquées de bien d'autres pratiques scatologiques ou sadiques, sont très nombreuses dans « les 120 journées de Sodome » ainsi que dans « Juliette ou les prospérités du vice ».

Juliette est du reste fortement lesbienne, car le saphisme n'est évidemment pas oublié par Sade.

Dans l'un de ses contes « Augustine de Villeblanche » celle-ci s'étonne que l'on puisse blâmer ce goût qu'elle ressent si profondément. Elle s'habille en homme pour séduire d'autres jeunes filles et lors d'une fête, tombe éperdûment amoureuse d'une ravissante demoiselle, qui n'est autre qu'un très joli jeune homme, également travesti et qui se fait passer pour homosexuel afin de mieux séduire Augustine. Le stratagème réussit et le conte, qui est fort bien écrit, se termine de façon fort morale.

On peut évidemment s'inquiéter de ce que Sade justifie aussi bien l'homosexualité que toutes les formes les plus immondes de la sexualité et que les tortures les plus poussées, les meurtres, les incestes, les parjures, les trahisons. Mais il faut considérer d'une part qu'il construit tout un système par lequel il veut ébranler toute la Société et attaquer toutes les idées reçues.

D'autre part, par une démarche semblable à celle de Jean Genet, il va encore plus loin dans l'abjection. Genet, enfant, a été surpris à voler une bricole. Il décide alors d'aller jusqu'au bout ; de devenir voleur, prostitué, traître. Sade a été condamné pour quelques égarements sexuels, il ira donc plus loin —en imagination seulement du reste — et sera sadique jusqu'au bout, sans frein ni limite.

Mais il ne faut pas oublier que Sade n'a jamais véritablement torturé ni tué personne. Nous avons vu plus haut, lors du procès de Marseille, quelles étaient les pratiques sexuelles auxquelles il se livrait et parmi lesquelles l'homosexualité n'était jamais absente.

Il est bien certain que l'homosexualité était l'une des composantes fondamentales de Sade, et qu'il n'a pu la satisfaire complètement durant sa vie. Il l'a projeté dans son œuvre et on peut se demander, après tout, si cette homosexualité refoulée, provoquant la haine profonde de la femme, ne l'a pas amené au sadisme, auquel il a donné son nom.

RENÉ SORAL.

NOUVELLES DE FRANCE

par JEAN-PIERRE MAURICE.

RAS LE BOL.

La S.N.C.F. vient d'égarer mon bagage « accompagné » contenant, entre autres, toutes les coupures de presse reçues depuis trois mois. Cette erreur d'aiguillage faisant suite au vol de valise dont je fus victime en juillet (valise qui contenait correspondance, adresses et documentation) me laisse nu et cru face à vous. J'en demande infiniment pardon à ceux qui n'apprécieraient pas le spectacle encore que je revienne doré — sinon appétissant — comme un petit pain.

En termes clairs, je ne puis répondre à mes Honorables Correspondants, comme l'exige la plus élémentaire correction et comme j'en ai l'habitude, puisque je ne possède plus leurs lettres ni leurs adresses.

Par ailleurs, l'actualité du trimestre passé va subir une éclipse par suite de ces circonstances « indépendantes de ma volonté », comme on dit au Palais Gruyère.

Nous allons en profiter pour faire le point.

Tout d'abord, sans vouloir généraliser ni tirer, de ces incidents personnels, des conséquences disproportionnées, si je les corrobore avec les trois autres vols, commis en des circonstances diverses, dont j'ai été, cet été, le témoin et surtout avec tout ce qu'on lit, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend et tout ce qu'on raconte... force m'est de conclure que la vie en société est de moins en moins simple, de moins en moins drôle et de moins en moins rassurante, que la baisse des valeurs et de la conscience atteignent la cote d'alerte, que tout le monde est mécontent et que chacun vilipende la violence tout en l'employant à son profit personnel ou au profit de sa caste.

C'est justement cette peur, engendrant l'angoisse et frôlant la psychose collective, qui me fait le plus... peur. Cela me rappelle l'été 1938 où beaucoup de gens s'exclamaient :

« Y en a marre ! Cette guerre, qu'elle éclate une bonne fois pour toutes et qu'on n'en parle plus ! »

Elle a effectivement éclaté mais on n'a pas fini d'en parler.

De nos jours, on entend de plus en plus fréquemment dire : « Y en a ras le bol ! Ça peut plus durer ainsi. Faut que ça pète ou que ça change ! »

Que ça pète ? C'est à voir mais pour mettre quoi et qui à la place ? Que ça change ? J'en suis bien d'accord mais... dans quel sens pour nous ? En mieux ou en pire ?

Certes, loin de moi la pensée de défendre la situation actuelle dont je viens de dire ce que j'en pensais. Cependant, quand je constate que chacun sous-entend qu'il faut que ce soit l'autre qui change et quand je rapproche cette prétention de l'exemple des grenouilles qui, à force de changements, récoltent un tyran, je demande à réfléchir et je me sens tout à coup devenir très prudent.

Minute, Chrysalide !

Les causes et les origines de la crise de civilisation et de la crise économique qui secouent le monde à l'heure actuelle, ce ne sont pas mes oignons, Dieu merci ! De même que les remèdes à envisager (s'il y en a).

Mais s'il est question de mon sort en tant qu'homophile dans ces lendemains qui chantent ou qui déchantent que l'on nous promet de toutes parts... minute, papillon ! Ça m'intéresse. Ça m'intéresse même bigrement. Car, n'en déplaise aux contempteurs des collectivismes tous azimuts, je ne me sens pas du tout un insecte social sur une planète d'insectes mais bien une âme-corps à part entière avec tendances instinctives et liberté de choix à la clef (de voûte).

Une constatation s'impose : ni les changements, ni la violence ne nous sont favorables. Tout simplement parce que, pour des raisons différentes et parfois opposées, ils tendent à supprimer (provisoirement ou définitivement) la liberté. Or, pas de bonheur sans liberté. Surtout pour nous !

Encore faudrait-il s'entendre sur ce terme de liberté qui a forcément ses limites faute de quoi il devient synonyme de chienlit, ladite chienlit, par un processus fatal, nous amenant tout droit à l'ordre moral ou prolétarien, à la mystique du chef ou à la dictature des masses dont nous n'avons rien à attendre de bon.

Un jour, tu verras...

Ne parlons même pas des fascismes d'extrême-droite dont on a bien vu, avec les camps nazis et leurs triangles roses, quel sort ils nous réservent sous prétexte de pureté raciale et autres balivernes.

Mais à gauche et surtout à l'extrême-gauche, ce n'est pas la joie non plus. Les tortures et les camps de rééducation de Castro ressemblent à s'y méprendre à ceux de Franco. Peu m'importe la sauce à laquelle je serai mangé. Je ne veux pas être mangé. De ce qui se passe en Chine, on ne sait pas grand-chose mais le peu que l'on sait n'est guère rassurant car cela sent son fanatisme d'une lieue : le planning familial, le service rural obligatoire devraient tolérer l'homosexualité ; en fait, il semble bien qu'elle soit bannie, sinon persécutée, au nom de la « pureté idéologique » qui n'a, bien entendu, rien à voir avec la « pureté raciale » ou avec « l'ordre moral ». Les étiquettes changent, le flacon demeure mais l'extase est absente.

Pour la Russie et les démocraties populaires de l'Est, tous les témoignages isolés concordent : le fait homosexuel existe et si nos camarades n'ont pas le droit d'aller défiler à poils devant le Kremlin (ce qui n'a d'ailleurs jamais été le but ni le fait des Arcadiens), du moins ne sont-ils pas systématiquement traqués comme dans les pays sus-nommés. Cousins, rien de plus difficile à déraciner que le chiendent. Piétiné, arraché, il repousse toujours *car il ne peut pas faire autrement.*

Itou pour la Pologne, la Bulgarie (j'attends des informations sur ces pays).

Il n'en demeure pas moins que des lois pénales discriminatoires sont suspendues au-dessus des têtes de nos malheureux camarades et peuvent, à tout instant, frapper tel ou tel d'entre eux (comme, d'ailleurs, dans certains pays arabes).

Dans les pays à label socialiste, cela va du harcèlement tracassier d'un Boumedienne au nom de la « pureté coranique » (encore une fameuse étiquette, tien !) à la joyeuse société permissive des royaumes de Septentrion : Hollande, Danemark et Suède.

Cependant, même là, remarquons qu'un recul s'amorce, davantage provoqué par les ravages de la drogue que par le fait homosexuel.

Dans les démocraties capitalistes de l'Occident, enfin, il serait malhonnête de nier que nous bénéficierons (après les lois pisse-vinaigre de pépé Pétain et de tante Yvonne) d'une relative tolérance et que nous devons nos récentes acquisitions à la vague de libéralisation sexuelle de ces dernières années qui a pris naissance sur les campus américains et qui a draîné ce que beaucoup d'hétéros — voire quelques homos — appellent une décadence des mœurs. D'où réactions et chocs en retour possibles sinon prévisibles (« Ça ne peut plus durer — Ils exagèrent »..., etc.). D'où, également, la prudente sagesse d'Arcadie qui avance pas à pas sur la corde raide de sa politique d'information et d'intégration progressive en essayant de conforter les avantages acquis sans choquer ni scandaliser.

It's a long, long way..

Paradoxalement, il apparaît que c'est dans la très catholique Amérique Latine aussi bien que dans certains pays d'Orient ou d'Extrême-Orient que les nôtres se sentent le plus à l'aise. Probablement parce que, dans le premier cas, il existe un consensus populaire et une dépolitisation des mœurs (sans oublier la « loi du *maschio* ») et, dans le second cas, l'implantation d'une culture religieuse traditionnellement tolérante.

En France, nous savons bien qu'il nous reste un long chemin à parcourir et que l'avenir n'est pas tout rose. L'absence de réponses, de la part des partis politiques, à nos questions réitérées lors des élections et en maintes autres occasions, aurait découragé tout autre qu'André Baudry. Cela n'a fait qu'une sainte colère de plus...

En fait, on perçoit la gêne de ces partis-pris. Nous devons leur apparaître comme des empêcheurs de danser en rond qui n'ont qu'à la boucler et à subir leur sort avec la résignation du canard boîteux comme ils ont toujours fait jusqu'ici.

La droite réactionnaire reste fidèle à elle-même et à ses principes périmés. Les communistes français se contentent de nier le problème : l'homosexualité est un vice bourgeois qui n'existe pas chez le prolétaire français, qu'on se le dise et rompez ! Les syndicats nous ignorent. Quant aux gauchistes, c'est la bouteille à encre. Certes, ils ne nous désavouent pas, ce serait renier leurs principes sartriens. Par ailleurs, nous représentons virtuellement une clientèle de

révoltés qui serait bonne à prendre mais qui reste difficile à manipuler, dangereuse à exploiter. Certaines expériences malheureuses, provocations ou excès « d'éléments incontrôlés » ont démontré que le scandale devenait de moins en moins payant (par un phénomène de saturation et de « ras le bol » assez compréhensible) et qu'il n'était pas bien accepté de la part d'un prolétariat viscéralement anti-pédé. Les Arcadiens se veulent neutres, ils sont donc catalogués réformistes irrécupérables. Alors : *wait and see* mais surtout pas de vagues ! Même des associations aussi traditionnellement libérales en matière de mœurs que, par exemple, les Francs-Maçons, ont parfois des difficultés, à ce sujet, avec tel ou tel de leurs membres. J'en ai fourni ici-même deux ou trois exemples (1). Il n'y a que les anarchistes qui n'ont pas varié d'un iota dans leur attitude à notre égard. Il est vrai qu'ils ne risquent pas grand-chose !

Cette carence des partis politiques français est d'autant plus étonnante qu'on commence à savoir que nous représentons environ 5 % de la population totale, c'est-à-dire que nous sommes quelque chose comme 2 millions et demi, au bas mot, sur 53 millions de Français (sans parler des migrants !) Il y a donc là, possiblement, une masse imposante d'électeurs à séduire.

En réalité, ce n'est pas ainsi qu'il faut compter et les stratèges politiques le savent bien. Nous ne sommes qu'une minorité électorale (importante, certes, mais marginale) face à la majorité hétéro et tant que ce fameux consensus ne sera pas acquis personne n'acceptera de se « mouiller », encore moins de jouer les martyrs pour une cause « honteuse ». Car le ridicule (ou soi-disant tel) tue encore en politique.

Alors ?

Il ne reste qu'à continuer le combat de l'information sans prosélytisme, à essayer de convaincre du bien-fondé de nos revendications raisonnables en montrant l'homophilie à visage découvert. Ceux qui naïvement s'imaginent que quelques prestations télévisées ou radiodiffusées sont une fin et non un début se préparent de bien cruelles désillusions. En fait, comme l'a dit André Baudry, l'aboutissement de nos longs et patients efforts viendra le jour où l'intégration sociale totale sera réalisée et où Arcadie pourra enfin se saborder.

---

(1) Je précise bien : il ne s'agit que de réactions isolées, en aucun cas d'une prise de position officielle.

ÇA FERAIT UNE BELLE RONDE.

Et puis, faisons aussi notre mea culpa. Près de trois millions d'homosexuels en France mais combien d'Arcadiens militants qui s'engagent, qui luttent, qui soutiennent notre combat ? 28 000 ? 30 000 ? C'est magnifique si l'on considère le chemin parcouru depuis vingt ans. C'est tragiquement peu par rapport à notre nombre global. Où sont donc les autres ? Que font-ils sinon gémir, pleurer, critiquer stérilement ? Je sais bien que je prêche des convertis et que ce n'est pas à vous que je devrais dire cela. Si je vous le dis tout de même, c'est, d'une part, faute de pouvoir m'adresser aux absents mais c'est, aussi et surtout, afin de vous faire prendre conscience de la nécessité absolue de notre solidarité arcadienne dans un monde où comptent seules la force et la loi du nombre.

Saviez-vous combien d'entre nous sont passés en Arcadie et n'y sont pas restés ? 300 000 environ ! 300 000 ! Cela laisse rêveur. Ainsi, si tous ces passants étaient demeurés parmi nous, créant cette maffia rose que l'on nous accuse — bien à tort — d'avoir fomentée et qui n'a jamais existée que dans l'imagination de nos ennemis ou chez certaines castes « supérieures » (et d'ailleurs non-arcadiennes), nous aurions pu traiter d'égal à égal avec les pouvoirs publics et les plus grandes puissances nationales.

Mais au fait, pourquoi sont-ils partis ? Déception ? Egoïsme ? Indifférence ? Un peu de tout cela mais surtout parce qu'ils n'avaient plus besoin des autres pour résoudre leurs petits problèmes personnels. Et aussi, sans doute, parce que, ainsi que le disait le père Gide, on a davantage le courage de ses opinions que de ses mœurs.

Consolons-nous en nous disant qu'Arcadie demeure la plus nombreuse organisation homophile mondiale et commence à être connue et respectée par nos élites, les pouvoirs publics et tous les hommes de bonne volonté de ce pays.

C'est tellement vrai que, curieusement, ce sont les églises chrétiennes, hier encore les plus réfractaires, qui nous accordent aujourd'hui la plus large et la plus attentive écoute.

Certes, tous les Arcadiens et tous les homosexuels ne sont pas chrétiens ; cela est néanmoins réconfortant à constater et les églises en ont d'autant plus de mérite que la rage des sectes à notre égard n'a pas désarmé, bien au contraire.

Dernier point qui nous permettra de tenter des rapprochements et des confrontations : un sursaut d'indignation contre la vague de pornographie qui nous souille depuis trop longtemps se dessine enfin. Elle émane non pas du gouvernement qui a trop intérêt à laisser le peuple jouer avec cet exutoire (au même titre que pour le Tour de France ou le tiercé) mais des deux seules puissances qui œuvrent pour l'intérêt général et le bien commun sans trop s'embarrasser de considérations financières : le Parti Communiste Français et l'Eglise Catholique de France. « La pornographie est l'esclavage de la femme » viennent de proclamer les Evêques. Et Georges Marchais de renchérir à La Courneuve : « Nous combattrons la pornographie, produit du capitalisme. »

Excellente occasion pour nous de nous démarquer des pornographes exploiteurs en proclamant haut et fort, en démontrant que l'homophilie en général et notre mouvement en particulier n'ont jamais rien eu à voir et ne voudront jamais avoir affaire avec ces marchands de poupées gonflables et autres illusionnistes du zizi.

Il s'agit pour nous de savoir jusqu'où on peut aller trop loin car si nous nous sentons *essentiellement* (au sens primitif du terme) homophiles, nous n'en sommes pas moins des hommes et des citoyens à part entière, sans distinction ni différence, et aucun des problèmes concomitants à l'espèce humaine ne nous est étranger.

Notre titre nous donne droit au même parcours que tout un chacun mais, ainsi que le rappelle Romain Gary dans son livre récent : au-delà de cette limite, notre ticket n'est plus valable !

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

CONFESSION SANS MASQUE (suite)

par ALEXANDRE VALBERT.

La meilleure éducation qui se puisse concevoir est celle dispensée par des parents affectueux disposant d'une autorité moyenne. L'affection permet de faire accepter l'autorité et l'autorité évite d'égarer l'affection dans les chemins dangereux du laxisme. Bien que cette vérité paraisse dure à certains parents, le but de toute éducation est d'éduquer à la responsabilité.

Un enfant responsable apprend à se connaître lui-même, à connaître le monde où il vit. Un monde qui ne se réduit pas au cercle des parents ou à des collectivités artificielles telles que l'école, les mouvements de jeunesse et la caserne. L'enfant sera amené à opérer la synthèse indispensable entre ses aspirations profondes, issues du Moi, et les exigences de la société.

Il est vrai que des obstacles redoutables s'opposent à une pareille éducation. Les parents ne conçoivent pas l'enfant en dehors du foyer. L'école devient un univers parfaitement clos, qui se ferme résolument à l'invasion du réel. La société elle-même prend le relai des parents en affectant une attitude paternaliste. Le temps de l'adolescence se prolonge indéfiniment. Le jeune homme s'habitue inconsciemment à la soumission et à l'obéissance dans un cadre hiérarchique. Et puis, brusquement, survient, comme une césure, l'époque de la majorité : aucun droit / *tous les droits !* Un âge fatidique illustrait la coupure : 21 ans ! (aujourd'hui 18 ans). Aucune progression n'a été imaginée pour conduire le jeune enfant, devenu adolescent, sur la route que parcourent indéfiniment les hommes et les femmes. Mieux encore, la période du service militaire constitue une régression brutale au niveau de l'autorité : une autorité sans fondement affectif et rationnel à l'image du Père Terrible de la Religion et de la Psychanalyse.

Une telle formation à la responsabilité donnerait à l'enfant les moyens de vivre indépendamment du Père et de

la Mère, dans son affectivité et dans ses occupations matérielles, même s'il leur conserve, comme il le doit, son amour et sa tendresse pour tous les soins qui lui auront été prodigués. Aux liens du sang s'ajoutent ceux de la reconnaissance, en vertu d'un libre choix de l'enfant et des parents. Reconnaître son enfent, c'est bien autre chose qu'une sanction juridique pour un père ou une mère. Reconnaître ses parents, c'est bien autre chose pour un enfant qu'un élan du cœur commandé par l'habitude, la raison ou la tradition. C'est pourquoi il existe des parents et des éducateurs spirituels. De nombreux homosexuels qui sont aussi des éducateurs et qui savent sublimer leur sexualité dans l'exercice de leur fonction représentent un exemple admirable de ce lien intellectuel et affectif. Leurs élèves les adorent et leur tâche est remplie au mieux des intérêts de la société.

Or, si j'ai eu une excellente éducation sur le plan de l'esprit, je considère que cette éducation a été fort mauvaise dans l'ordre affectif et social. De solide études chez les révérends pères jésuites à Metz et à Bordeaux ont précédé l'enseignement universitaire. Toutes ont été couronnées de succès. Ah ! La fierté de ma mère lorsque je suis revenu pour la première fois du collège de Metz, le pull-over barré de la croix du mérite ! Juste revanche pour elle qui n'avait jamais réussi dans son travail scolaire au lycée de Dijon... Ah ! Mon émotion de me découvrir à la faculté des lettres de Bordeaux sur la liste des reçus que l'Administration affichait sur le panneau réservé à cet usage !

Car j'avais un tempérament d'une émotivité extrême que traduisait la facilité à souffrir de nausées à la moindre contrariété. De soudaines rougeurs éclataient sur mon visage. Ma peau elle-même se marquait à la plus légère pression de la main.

Pour revenir à ma formation intellectuelle, dès mon enfance, j'ai été nourri et pénétré de culture classique. Molière, Corneille, Racine n'avaient pas de secrets pour moi, non plus que Freud dont les ouvrages garnissaient les rayons de la bibliothèque de mon père, en même temps que d'innombrables petits classiques Larousse, héritage lointain des études qu'il avait lui-même effectuées. Par contre, les mathématiques et les sciences exactes ne m'attiraient guère. Je me suis d'ailleurs toujours senti maladroit pour me mouvoir dans le concret et le réel, préférant de loin le royaume enchanté de l'imaginaire et des chimériques abstractions.

Malheureusement, j'avais un père farouchement autoritaire et apparemment peu affectueux. Il était dans la gendarmerie ! L'affection de ma mère était, quant à elle, dépourvue de la moindre parcelle d'autorité. Elle était de la race sympathique de ces « Manmans » qui ne seront jamais des mères ! Les relations avec mon frère plus âgé (de trois ans mon aîné) étaient mauvaises. Il y avait de sa part une jalousie née de la conscience qu'il avait de mes dons intellectuels. C'est la raison pour laquelle mes parents m'avaient envoyé deux ans chez mes grands-parents maternels dans la charmante petite ville de Périgueux. Qualificatif qui s'applique davantage à mes souvenirs qu'aux énigmatiques beautés de la patrie de Daumesnil ! (« Je rendrai Vincennes quand on me rendra ma jambe », avait dit ce général fameux aux Alliés coalisés contre le premier empire.) Nous offrions, mon frère et moi, le plus grand des contrastes, lui brun, moi blond, lui passionné de voitures, de mécanique et de filles, moi de romans, de poèmes... et de garçons... Mais cela je ne le savais pas encore !

Là dessus est arrivé à douze ans le drame de la séparation de mes parents qui, j'ose l'affirmer, sans crainte de me tromper, a contribué à me marquer d'une façon indélébile. Je venais juste de rejoindre mon père et ma mère à Bordeaux. Quel bonheur c'était pour moi (après la trop longue séparation) de passer du balcon de Périgueux, où je composais des lettres d'anniversaire pour ma mère au nid douillet du foyer de mes parents ! Ce bonheur n'a pas duré et, depuis ce temps là, il n'en existe pas pour moi qui ne soit fragile et fugace par nature ou définition. C'est comme si l'Echec devait se répéter indéfiniment dans l'infinie volupté des larmes. Un cycle monstrueux dont le retour accompagne mes pas ! Fatalité de la morne répétition qui me suit, même dans l'angoisse de la mauvaise santé ! Mon enfance a été perturbée par de graves maladies qui ont fortifié la crainte de la mort et la peur de me voir à nouveau contaminé par elles. Je n'imaginai aucun danger qui ne fut l'éternel recommencement du désastre. Sans avoir vécu, j'avais perdu toutes mes illusions ; j'allais apporter dans l'amour adulte un esprit sceptique et une tendresse frustrée.

Mais je m'empresse de souligner que les origines de mon homosexualité ne se rattachent pas au traumatisme que fut pour moi la ruine et la mise à sac de mon enfance, frêle royaume des fées dévasté par la cavalerie hunnique. Trop d'écrits visent à culpabiliser les parents d'homosexuels en

les obligeant à croire qu'ils sont la cause de l'homosexualité de leur enfant, et si la solution du problème homosexuel passe par la « déculpabilisation et la dédramatisation de l'homosexualité », cette admirable formule vaut à la fois pour les enfants homosexuels et pour leurs parents. On ne saurait trop insister sur les méfaits d'une vulgarisation imbécile de la psychanalyse. Plus une science se vulgarise et plus elle a tendance à devenir une espèce de schéma grossier et simpliste, manifestement erroné.

Le drame auquel j'ai fait allusion n'a pas créé de toutes pièces mon homosexualité. C'est dans la façon d'envisager les problèmes et de se conduire dans la vie qu'il a fait sentir son influence. Autrement dit, il n'explique pas mon homosexualité, il explique comment j'ai vécu cette homosexualité d'une manière négative, du moins à ses débuts. N'oublions pas que toute tendance est vierge et absolument neutre. Que serait l'hétérosexualité s'il n'y avait pas le mariage et l'encadrement de la famille, encadrement sur lequel veille inlassablement la société prête à prendre la relève, comme un vautour près d'un cadavre pourri ? Que seraient les événements tristes de mon enfance si je n'avais eu en moi le type de réaction qui fut le mien ?

Ainsi le drame de la séparation et du divorce n'a pas créé mon homosexualité. On ne refait pas la vie avec des si, à moins d'être disciple de Freud. Je le répète et je le prouve. L'attirance que je ressens pour des personnes de mon sexe, je l'ai perçue à douze ans, mais elle était là antérieurement. Je suivais les autres élèves en file indienne sur les rangs pour me rendre à la chapelle du collège. Mon regard s'était longuement posé sur l'élève qui me précédait, un regard conscient et un rien culpabilisé en raison des croyances religieuses. Mes premiers émois, quant à eux, remontent à 7 ans : de simples jeux équivoques avec le voisin du dessous. Je me souviens d'une tente d'indiens (étrange prédestination !) où il passait son temps à s'exhiber. C'est à huit ans que j'ai connu les joies d'un plaisir dont j'étais redevable à moi seul, en un lieu dont la définition justifie mon isolement... Bien sûr, il n'était pas question pour ce plaisir d'aller jusqu'à son terme normal à cause de mon jeune âge mais je n'avais la sensation d'aucun manque.

Malgré l'inimitié de mon frère, nos rapports n'étaient pas toujours hostiles. Je lui racontais des histoires interminables où il jouait le rôle du Bon Dieu. Une de mes sanctions était de le lui ôter. Comme dans toutes les familles,

ces jeux n'étaient pas constamment innocents : nous appelions cela « jouer à bébé » par une association inconsciente entre la sexualité et la procréation, à moins que le jeu lui-même ne nous parût infantile. Mais la religion allait vite mettre fin à ces divertissements, en attendant qu'ils reprennent avec la puberté et avec le fils de ma belle-mère entre 18 et 21 ans.

Je voudrais maintenant terminer cet épisode de mon enfance et de mon adolescence en abordant enfin le drame que j'ai évoqué à tant de reprises. En 1962, ma mère quittait le domicile conjugal en laissant une lettre... La lettre... et le *néant !* Pas moyen de me cacher la vérité ! Je l'avais lue ! Et à partir de là toutes les erreurs furent commises, sans en oublier une ! Deux clans hostiles se sont formés dans la famille :d'un côté mon père ; de l'autre ma mère, mes grands-parents maternels et moi-même. Cet appui semblait incompréhensible à mon père dont je me devais, croyait-il, de soutenir la querelle. Et il n'avait pas craint de me parler des choses les plus intimes pour noircir ma mère. Celle-ci, pour se défendre, me racontait les déboires de sa vie conjugale. Dévalorisé sexuellement, en tous cas détesté, ce père n'était plus le mien ! Je n'y reconnaissais pas l'image de l'homme à laquelle j'aurai pu désirer de m'identifier.

Mon père n'avait pas craint non plus de rendre visite à mes éducateurs pour se fortifier du parti de la religion, ne réussissant qu'à former deux nouveaux clans à l'intérieur du collège. Mon directeur de conscience encourageait ma résistance au nom de l'esprit de pardon de l'Evangile. Le Révérend Père recteur considérait avec méfiance ce « fils de divorcés » dont la présence n'aurait pas été tolérée dans « l'antiquité » du collège. Et moi, je me trouvais brusquement plongé dans ce monde affrayant de la sexualité des adultes avec l'exigence intime et filiale de la pureté de ma mère. Comment tout cela était-il possible ? Ma mère ne pouvait pas être coupable ! Et mes après-midis d'études se passaient à retourner le problème dans ma tête. J'inventai des moyens de conjurer le sort en croisant deux doigts de ma main : l'index et le majeur. Les copies de mes devoirs étaient surmontées de deux lettres, une majuscule, une minuscule, le M initial et le N terminal du mot de Maman, sous la protection de laquelle je me plaçais comme celle de la sainte vierge !

Mais c'est alors que se produisait lentement la dissocia-

tion qui devait s'opérer entre mon père, les valeurs morales qu'il incarnait, et ma mère toute puissante sur mon esprit et sur mon cœur. Je devais apprendre par la suite que mon père avait singulièrement exagéré, mais le mal était fait. J'avais choisi à jamais contre mon père, contre le Père garant et gardien de la loi. Mon irreligion commence avec ce choix, même si des arguments rationnels entrainèrent mon adhésion convaincue à l'athéisme. Il était d'abord refus du père. C'est de là que date mon habileté sophistique à me convaincre de ce que j'ai la volonté de croire pour le repos de mon esprit.

Pourquoi essayerai-je également de dissimuler tous les chagrins qui sont la suite nécessaire d'une telle situation ? L'espérance de revoir ma mère à l'occasion des vacances ; les larmes et l'appréhension du retour, préparées par les lettres méchantes de mon père qu'il tapait à la machine et signait de son nom ; la surveillance impitoyable qu'il eerçait sur mon courrier, sur mes lectures, sur mes sorties, sur mes fréquentations, sur mes activités. Il fallait demander la permission pour se lever de table, pour allumer la télévision, pour aller se coucher. Le sommeil lui-même était surveillé au moyen d'un interphone, installé, paraît-il, pour plus de commodité ! Mon père a conservé jusqu'à la fin mon livret militaire et mes titres de réussite scolaire, à côté du dossier des lettres que je lui avais envoyées pour répondre aux siennes !

Le résultat n'allait pas se faire attendre. A mes 21 ans, je quitterai le foyer paternel pour vivre ma vie, avec la complicité et l'aide financière de ma mère que j'adorais. Je resterai cependant à Bordeaux pour achever les études où je les avais commencées. Pendant ce temps, ma mère vivrait à Anvers où elle s'était remariée dix mois après le second mariage de mon père.

Et l'homosexualité dans tout cela ? Je l'aborderai dans les plus mauvaises conditions avant de retrouver mon équilibre. Mais un élan formidable me ramène au seuil de cette vie nouvelle, le 10 février 1971. Ma mère attendait dans un taxi le moment où j'allais quitter le domicile de mon père. Je criai hypocritement « A midi », avant d'abandonner mon père pour ne plus jamais le revoir, et après lui avoir donné comme toujours des baisers sonores qui, effleurant à peine sa joue, claquèrent dans le vide comme deux coups de fusil. Je posai une lettre d'explications sur la cheminée. Je glissai les clés dans la boîte aux lettres et levai

les yeux vers les deux phares du taxi qui brillaient à intervalles continus.
J'étais enfin libre.
Tout commençait à nouveau.
Ou plutôt, tout recommençait.
J'étais ma mère abandonnant le domicile conjugal.
J'étais aussi *un homosexuel.*

ALEXANDRE VALBERT.

(*à suivre*)

ALAIN DANIELOU

LES FOUS DE DIEU

« Des histoires réelles, faites de tendresse et de volupté, là-bas en Inde »

Ed. Buchet-Chastel - 185 p. - 25 F

LA CIVILISATION ARABE ET L'AMOUR MASCULIN

(*suite*)

par MARC DANIEL (*).

VII. — DE LA POÉSIE A LA RÉALITÉ

La littérature et la vie.

Qui jugerait des mœurs de la France du XII^e^ siècle par les chansons des troubadours serait la victime d'une étrange illusion ; de même celui qui ne connaîtrait, de la Florence de la Renaissance, que les raffinements poétiques de Laurent le Magnifique et d'Ange Politien.

Or, ce hiatus entre la poésie et la vie réelle n'est nulle part plus sensible que dans les pays d'Islam, où la convention littéraire pèse d'un poids très lourd sur l'expression lyrique, alors que la sexualité la plus ardente s'étale quasi sans frein à tous les échelons de la société. La définition d'Elie Faure pour l'amour en pays musulman, « où rien de sentimental ne s'attache, d'où rien de spirituel ne naît » (102), est certes exagérée, mais elle correspond à une certaine réalité, aussi bien pour le Moyen Age que pour notre époque. Tous ceux qui ont l'expérience des pays d'Islam savent que les formules fleuries dont s'y revêt le désir amoureux ne sont souvent que des oripeaux sans consistance, et que les formes de la sentimentalité la plus sucrée n'y dissimulent que très imparfaitement les exigences d'une sexualité très concrète. Les films égyptiens sont, à cet égard, particulièrement révélateurs.

De ce contraste, la poésie arabe du Moyen Age ne dit pas

(*) Voir *Arcadie* n^os^ 251-254-255-257-258-259-260-261.
(102) *D'autres terres en vue,* p. 90.

grand-chose, ce qui se conçoit. Il existe, heureusement, d'autres sources de renseignements. Ce sont, au premier chef, les anecdotes historiques transmises par les chroniqueurs et les annalistes, dont certains éclairent d'un jour fort cru, et parfois inattendu, la vie sexuelle des grandes villes arabes du Moyen Age. Ce sont aussi les poésies satiriques, les traités de droit et de théologie avec leur casuistique minutieuse, et l'inépuisable trésor des contes plus ou moins populaires où se traduit, sinon toujours la réalité quotidienne, du moins le rêve sensuel de l'homme moyen.

Pudeur et délicatesse de sentiments.

Toutes ces sources nous montrent d'abord, unanimement — et il n'y a pas là de quoi nous surprendre — que la spiritualisation de l'amour, à quoi aboutissait le raffinement de la tradition « odhrite » dans la poésie, ne correspondait pas à grand-chose dans la pratique. Cependant, il ne semble pas douteux qu'il y eut, dans certains milieux particulièrement épris de rigueur religieuse et de délicatesse sentimentale, une sorte de transposition dans la vie courante des théories ascétiques teintées de néo-platonisme que nous avons signalées plus haut. Les livres d'Ibn Dâoûd et d'Ibn Hazm fourmillent d'anecdotes de ce genre, dont quelques-unes sans doute ont un fond d'authenticité. Ainsi celle-ci, fort célèbre dans l'Espagne musulmane du x^e^ siècle :

Ahmed Ibn Koulaïb, lettré et poète illustre de Cordoue, était tombé passionnéement amoureux d'un jeune garçon d'une rare beauté, nommé Aslam, petit-fils d'un *kâdî* renommé. Tous deux fréquentaient les conférences du grammairien Mohammed Ibn Djattâb, et c'est là qu'Ibn Koulaïb contemplait chaque jour l'objet de sa passion. Il commença à écrire sur lui des vers qui firent le tour de Cordoue au point d'être bientôt sur toutes les lèvres :

Aslab, ô jeune faon,
m'aimeras-tu un jour ?
Tes yeux percent le cœur
de ceux qui te contemplent,
mais hélas ! un jaloux
m'a trahi près de toi.
Je lui ferai payer

le prix de ses mensonges.
Aslam, ah, puisses-tu
accepter mon amour !
Acorde-moi ton cœur,
et ma vie est à toi.

Mais Aslam fut furieux de savoir qu'Ibn Koulaïb avait osé ainsi étaler publiquement son amour, et cessa de fréquenter le cours d'Ibn Djattâb. Ibn Koulaïb se mit à l'assiéger littéralement, allant jusqu'à forcer sa porte en se déguisant en paysan vendeur d'œufs et de poulets. « Comment en es-tu arrivé à me poursuivre jusqu'ici ? » se plaignit le jeune homme. « A cause de toi j'ai renoncé à suivre les cours des professeurs, je n'ose plus sortir dans la rue, cela ne te suffit-il donc pas ? Veux-tu absolument m'ôter tout repos ? Eh bien soit ! je serai désormais prisonnier, je ne bougerai plus du fond de ma chambre. » Et il tint parole.

Désespéré, Ibn Koulaïb tomba alors gravement malade, et fut bientôt à l'extrémité. Pressé d'aller le visiter, Aslam s'y refusa absolument, disant : « Il a publié des poésies sur moi, mon nom est devenu la fable de la ville, c'est une chose qui ne peut se pardonner. » Le mot fut rapporté au mourant, qui improvisa ces vers :

Aslam ! Toi seul pouvais me guérir de mon mal,
c'est toi qui m'as blessé, c'est de toi que je meurs.
Pour un instant d'amour accordé par Aslam,
j'aurais damné mon âme et renié Allâh.

Et, ayant proféré ces blasphèmes, il mourut (103).

De telles anecdotes ont, certes, un côté semi-légendaire qui ne doit pas faire illusion. Retenons-en toutefois que, pour un garçon cordouan de bonne famille au x^e^ siècle, il était scandaleux, non pas d'être aimé d'un homme fait, mais d'être chanté publiquement dans des poèmes. Tous ceux qui, de nos jours encore, sont familiers de la mentalité orientale, savent quel rôle le « qu'en dira-t-on » joue dans la vie quotidienne des Musulmans, à quelque milieu qu'ils appartiennent.

(103 *Le Collier de la Colombe :* version corrigée d'après E. Lévi-Provençal, *En relisant le Collier de la Colombe,* dans *Al-Andalus,* XV, 1950, p. 357.

Garçons faciles et prostitution masculine.

Dès lors que ce danger n'est pas à craindre, le garçon, en règle générale, n'a pas plus de scrupule à céder que l'homme à l'en prier. Il arrive même — assez fréquemment sans doute — que le garçon se montre accueillant à plus d'un soupirant : il est d'usage que l'amant fasse des cadeaux à l'aimé, et beaucoup d'adolescents ne résistent pas au désir de se faire ainsi « entretenir ».

De là à la prostitution proprement dite, la distance est vite franchie, et nous savons que la prostitution des garçons fut aussi florissante dans l'Orient musulman du Moyen Age que dans le monde gréco-romain... et dans les pays méditerranéens d'aujourd'hui (104). Il faut toute la naïveté (ou l'hypocrisie ?) d'un universitaire européen, pourtant spécialiste du monde arabe, pour écrire qu'il ignorait — en 1953 ! — si la prostitution masculine à Alger existait encore (105). N'importe quel touriste en sait plus long là-dessus que le savant professeur.

Le garçon qui se livre ouvertement à la prostitution accentue, pour des raisons faciles à comprendre, le côté féminin de son apparence physique et de sa démarche. Il s'épile la barbe, se farde, s'habille en femme, porte des bracelets et des colliers. « Ces Sarrasins, oubliant la dignité humaine », s'écrie le Dominicain Guillaume Adam, qui avait voyagé en pays d'Islam au XIV^e^ siècle, « vont jusqu'à vivre entre hommes comme chez nous on vit entre hommes et femmes » (106). Nous n'avons pas l'intention de citer ici les centaines d'anecdotes sur les prostitués masculins qui ornent presque tous les récits de voyages en Orient depuis le Moyen Age jusqu'à notre siècle. Contentons-nous, à titre d'exemple et d'illustration, de suivre dans les mauvais lieux du Caire le sultan Baibars (XIII^e^ siècle) :

« Quand Baïbars vit les garçons imberbes, il dit : Père Mokallad, qu'est-ce que c'est que ceux-là ? — O devletli, leur nom, à ceux-là, est « escrocs du logis ». — Cela signifie quoi ? demanda Baïbars. — O devletli, ils sont bardaches et voleurs en même temps. Quand un homme demande la chose à l'un d'eux, il va avec lui moyennant le salaire convenu, et quand il en trouve l'occasion il lui dérobe tout ce qu'il peut... — Emmène-les, Othmân, dit Baïbars, et fais-en venir d'autres.

« Othmân présenta alors de jeunes garçons non encore adultes. Qu'est-ce que c'est que ceux-là ? demanda Baïbars. — O devletli, dit Mokallad, ce sont les « fruits de la saison », ce qui veut dire qu'ils sont spécialement destinés à faire l'amour.

« Puis Mokallad fit venir les hommes et dit : ce sont les maquereaux des garçons » (107).

Lieux de rencontre.

Sans aller jusqu'à recourir aux douteuses complaisances des prostitués, l'homme qui désirait faire connaissance d'un garçon ne manquait pas de moyens d'en rencontrer. Tout le monde, en effet, ne pouvait pas tomber amoureux de loin, comme l'auteur de ces vers :

Je me suis mis à t'adorer
en entendant parler de toi,
— oui, sans t'avoir jamais vu, car
l'amour peut naître aussi d'une simple parole.
On m'avait dit que tu étais
sans égal en grâce et en charme,
mais quand je t'ai vu, ébloui,
j'ai vu que tu étais plus et mieux que cela (108).

Le lieu de prédilection pour les rencontres moins idéalistes était, bien entendu, tout comme à Rome au temps du *Satyricon* et comme aujourd'hui, le hammâm, même si la propreté y laissait parfois à désirer et si le personnel de service était aussi peu affriolant que ce garçon de bains que décrit Al-Abchîchî :

Ce garçon de bains a des ongles
plus acérés que des épées.

(104) Quelques références parmi des centaines : E. Lévi-Provençal, *Histoire de l'Espagne musulmane*, III, pp. 444-446 ; A. Mez, *El Renacimiento del Islam*, trad. esp. p. 427 sq. ; H. Pérès, *La poésie andalouse en arabe classique au XI^e^ siècle*, pp. 338-343 ; H. Pérès, *La poésie à Fès sous les Almoravides*, dans *Hespéris*, XVIII, 1935, pp. 37-39.

(105) G.-H. Bousquet, *La morale de l'Islam...*, p. 59.

(106) Cité par Schefer en note à la trad. de *Léon l'Africain, Description de l'Afrique*, II, pp. 85-87. Les *Délices des Cœurs* d'Ahmâd Al-Tîfâchî comportent toute une série de chapitres sur les garçons prostitués et leurs clients, riches en anecdotes croustillantes.

(107) *Sîrat az-Zâhir Baïbars*, trad. E. Dermenghem, *Les plus beaux textes arabes*, pp. 305-306.

(108) Al-Abchîchî, *Al-Mostatraf...*, d'après la trad. de G. Rat.

A peine étais-je dévêtu,
il me frictionnait jusqu'au sang,
puis, sous prétexte de massage,
il me cassait les os des membres.
C'eût été peu de chose encore
sans l'odeur de ses aisselles
dont la puanteur m'asphyxiait.
O Dieu ! puisse un tel personnage
ne pas vouloir, après ma mort,
faire ma toilette funèbre ! (109).

Des lieux aussi innocents, en principe, que les mosquées, pouvaient servir aussi de cadre aux rendez-vous : ainsi la célèbre mosquée Karaouyîne de Fès était devenue au XIVe siècle, si l'on en croit Aboû'l Hassân ben Seba, un lieu hanté par les garçons dont la beauté et la voix étaient des « pièges d'amour ». Et pourtant, rappelle Aboû'l Hassân,

c'est la mort qui attend, au Tribunal de Dieu,
celui qui s'abandonne à l'amour des garçons,
car leurs visages sont le piège des démons (110).

Il n'est pas jusqu'au pèlerinage de La Mecque qui n'ait — continuant une très antique tradition (111) — favorisé les relations les moins chastes ; de nombreux dictons et vers satiriques nous en seraient témoins si nous en doutions :

Un fort pieux pèlerin au saint lieu de La Mecque
avec tant de plaisir s'est fait sodomiser
qu'il y est demeuré et vit de ce métier.

Ou, plus crûment encore :

Tout pèlerin se trouve, en ce pèlerinage,
dans le cul de son voisin (112).

Preuve — entre mille — de la tolérance pratique de l'Islam en pareille matière, car s'il est de notoriété publique

(109) Al-Abchîchî, *Al-Mostatraf...*, d'après la trad. de G. Rat.
(110) Cité par Aboûl Hassân Ali El-Djaznâi, *Zahrat el-As* (« *La fleur de myrte* »), trad. Alfred Bel, Alger, 1923, p. 163.
(111) Cf. *Arcadie*, n° 254, p. 84.
(112) *The Cradle of Erotica*, pp. 175-76.

que Lourdes et Rome, en période de pèlerinage, sont des centres de débauche homosexuelle — et autre —, on n'imagine guère qu'une telle particularité puisse devenir le sujet de proverbes goguenards !

Pédérastie et libre-pensée.

Au reste, à côté des pieux Musulmans qui, tout en pratiquant la pédérastie, s'efforçaient de rester fidèles à l'essentiel de la Loi coranique, il ne manquait pas de libres-penseurs de l'espèce la plus affranchie. On cite, à cet égard, les vers assez étonnants consacrés par Ibn az-Zakkâk, amoureux d'un jeune garçon juif, au samedi, jour du Sabbat israélite :

J'aime le samedi, car c'est le jour béni
où mon ami vient me combler.
N'est-il pas étonnant que pour moi, musulman,
le samedi soit jour de fête ? (113).

Non moins célèbres les poésies, franchement blasphématoires, d'Ibrahim Ibn Sahl, qui racontait comment il s'était converti du judaïsme à l'Islam pour les beaux yeux d'un garçon nommé Mohammed, après avoir aimé le jeune Moïse au fameux grain de beauté :

A l'amour de Moïse a succédé pour moi
l'amour de Mohammed. Ainsi Dieu a voulu
que j'accède à mon tour à la foi véritable,
puisque j'obéissais à la foi de Moïse
et je suis aujourd'hui celle de Mohammed (114).

La même indifférence en matière religieuse s'étendait au christianisme. Le poète Ar Ramâdi, amoureux d'un jeune Chrétien, alla jusqu'à le suivre à l'église et à y boire avec lui le vin consacré :

Je l'ai suivi devant son prêtre
et j'ai bu le vin consacré
marqué du signe de la croix :

(113) H. Pérès, *La poésie andalouse en arabe classique au XIe siècle*, p. 168.
(114) D'après la trad. de Mohammed Soualah.

ô mon aimé ! lorsque je pense
à l'amour que je sens pour toi,
comme une cloche mon cœur bat (115).

Ibrahim Ibn Sahl tire lui-même la morale de ce curieux syncrétisme pédérastico-religieux :

Souvent un beau garçon aux lèvres écarlates
m'a demandé, riant : quelle est ta religion ?
Ma foi, lui répondis-je, en ton amour, je trouve
Mon paradis, mon Dieu et mon éternité (116).

Comme dans toutes les sociétés, l'amour pédérastique fut donc, dans l'Empire arabe, un puissant élément de rapprochement entre les races, entre les religions et entre les classes sociales. Qu'on se rappelle les vers qu'inspiraient à des poètes tel jeune maçon, tel jeune garçon boulanger, tel jeune tondeur de moutons, et que nous avons cités plus haut. La même constatation a été faite, entre autres, pour les Etats-Unis d'aujourd'hui par Donald Webster Cory, *L'Homosexuel en Amérique*, et pour l'Angleterre par Rodney Garland, *Le Cœur en exil*.

(*A suivre.*)

MARC DANIEL.

(115) Al-Fath Ibn Khazân, *Matmah...*, Constantinople, 1924, p. 71 : cité par H. Pérès, *op. cit.*

(116) D'après la trad. de Mohammed Soualah.

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

L'ACCIDENT D'AMOUR

de FRANÇOISE FERRIE.

Catherine aime Mme Dolls (1). Ce prénom qui signifie adolescente joint au nom d'une femme plus âgée, mariée, forme un couple aux résonances familières. Il vient de notre mémoire collective, amour d'Olivia pour Mlle Julie, de Manœla pour Mlle Van Bernbrug, et mémoire de notre adolescence où nous étions un prénom pour un professeur adoré. C'est ce couple que l'on peut dire classique de notre expérience et de notre miniculture parallèle, que nous retrouvons légèrement transposé dans « l'accident d'amour ». Mme Dolls, quarante-six ans, a heurté de sa voiture Catherine, seize ans. Terrifiée à l'idée de l'avoir tuée elle va s'attacher à sa convalescence, et l'amour intense va naître, d'abord voilé en amour maternel chez Mme Dolls (qui aura aux premiers soupçons de la véritable nature du sentiment que Catherine lui porte cette réflexion oh combien maternelle — ma mère a dit sensiblement la même chose — « autant l'avoir tuée tout de suite » (si elle devait la rendre lesbienne). Catherine, plus lucide, l'amènera à lire véritablement en elle. Mais il y a le mari, les parents, Caroline la belle-fille de Mme Dolls, qui croyant se venger de cette dernière servira en fait l'amour des deux femmes. Trente ans de différence c'est énorme, et pourtant après cinq ans de séparation elles se rencontrent de nouveau, ellse s'aiment toujours, elles ne veulent plus se quitter. Une fin optimiste est si rare dans ce genre de livre (et de film) qu'on ne peut que la signaler comme une **qualité.** Cela peut faire oublier quelques lacunes dans le style. Mais après tout Françoise Ferrié écrit ce que nous aurions pu écrire à seize ou dix-huit ans, le même vocabulaire simple des romans d'amour de Delly, mais qui sert néanmoins à faire ressortir le caractère véritable des relations affectives, dans un cheminement d'une pureté enfantine (baigné de larmes, ou disgression sur le sourire, le regard, les gestes contenus — pas de réalisme dans la relation sexuelle, seule l'évocation, ce qui peut surprendre de nos jours — expressions bateaux presque des clichés : « cette voix si douce où chantait un accent

(1) Edition Le Hameau.

inimitable). Les deux femmes évoluent dans un monde aseptisé, hors des soins matériels, où la tenue et les bonnes manières sont de rigueur.

Quelques remarques bien observées : le corps vieillissant n'en est pas moins attendrissant, le mari n'est pas antipathique mais envié. Un choix imporatnt : Depuis son adolescence Mme Dolls n'a été qu'hétérosexuelle heureuse. L'homosexualité peut se révéler à n'importe quel moment.

« On ne devrait avoir à cacher que les choses laides. Dont un amour aussi beau que le nôtre fait partie pour une majorité d'invidus, vous ne tarderez pas à le comprendre.

— C'est monstrueux, dit Catherine. »

ANNE CLAIRE.

CINÉMA

Enfin un film sur l'homophilie
sans violence ni caricature...

A VERY NATURAL THING
UNE CHOSE TRÈS NATURELLE

où deux garçons s'aimaient d'amour tendre !

SORTIE DÉBUT DÉCEMBRE :

ACTION CHRISTINE
4, rue Christine, 75006 PARIS

ACTION LAFAYETTE
9, rue Buffault, 75009 PARIS

CONCOURS
DE LA NOUVELLE HOMOPHILE

Arcadie organise un concours.

On peut nous adresser avant le *31 mars 1976* une *nouvelle* dont le contenu doit être une histoire homophile (masculine ou féminine).

Texte dactylographié en triple exemplaires.
Maximum : quinze pages (format 21×29,5).
Les envois sont faits à *Arcadie*, une enveloppe fermée contenant le NOM et l'adresse de l'auteur. Le texte lui-même portant un pseudonyme.

Premier prix : cinq cents francs.
Deuxième prix : deux cent cinquante francs.
Et trois prix de cent francs chacun.
Publication réservée à *Arcadie*.
Les nouvelles non primées pourront cependant être publiées par *Arcadie* sans que les auteurs puissent s'y opposer.

Les collaborateurs habituels d'*Arcadie* ne peuvent pas participer à ce concours.
Le jury est composé du Directeur d'*Arcadie*, de Marc Daniel, de Pierre Nouveau, de François Lescun, de Pierre Fontanie et du Délégué d'*Arcadie* de Dijon.
Le choix est sans appel.



HENRY COURANT

29, rue de Marbeuf
75008 PARIS
Tél. 225-29-41

5, rue Rouget-de-l'Isle
75001 PARIS
Tél. 260-80-07

HENRY COURANT

Soins de Beauté
Hommes

✶

Visage et Corps

✶

Elimination
des cellules mortes
Revitalisation par
cellules fraîches
Extirpation des comédons
Nettoyage de la peau
Hydratation-cathiodermie
Remodelage du visage
Sérum de rajeunissement
Bronzage
Reminéralisation
par les algues
Algarium

✶





HISTOIRE SANS PAROLES

CAR

NOUS SOMMES A PARIS

les

SEULS VRAIS SPÉCIALISTES

de la

PROTHÈSE CAPILLAIRE SÉRIEUSE !

... ENTRE AMIS...

VENEZ NOUS VOIR !

Une visite... Un coup de téléphone SANS AUCUN ENGAGEMENT de votre part, seulement de la nôtre pour vous offrir dix ou vingt ans de moins ! D'accord ?

HAUTE-COIFFURE MASCULINE

SOINS ESTHÉTIQUES

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

D'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS
Téléphone : 255-88-29

JUAN-LES-PINS

Chalet - Appartements - Studio
Meublés tout confort

FERDINAND ZUCCHERO

Villa « Cina » - Chemin Cantogrill
06160 JUAN-LES-PINS - Tél. : (93) 61-41-63

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

ARCADIENS — Le meilleur accueil vous est réservé

Amis Arcadiens...

VOTRE ASSUREUR

vie - épargne - auto
retraite - incendie
accidents, etc...

BERNARD GILLES

92, avenue de Paris

94220 CHARENTON — Téléphone : 368-26-56

(se rend à domicile sur simple appel téléphonique
dans toute la région parisienne)